

| AVRIL, MAI, JUIN 2014
Nissan, Iyar, Sivan 5774

Kaminando **.08** *i Avlando*

Revue de l'association
Aki Estamos
Les Amis de
la Lettre Sépharade
fondée en 1998



03 *Avlando kon*
Blandine
Genthon
— FRANÇOIS AZAR

07 *Avlando kon*
Gabriel Saul
— FRANÇOIS AZAR

10 *En mémoire*
des Justes
italiens
— NISSIM SAUL

18 *Les Juifs*
de Cavaillon
— HENRI NAHUM

23 *La ija del*
bankiero
— MOIZ LEVI

29 *Para Meldar*

L'édito

Jenny Laneurie François Azar

Du 1^{er} au 3 juillet 2014, en partenariat avec le Centre communautaire de Paris, Aki Estamos – Les Amis de la Lettre Sépharade organise un nouvel événement autour de la langue et de la culture judéo-espagnoles. Tout au long de ces journées de « FYESTAS i ALEGRIYAS SEFARADIS » se dérouleront des ateliers de chant, de musique, de conversation, de théâtre, de danse et de cuisine. À l'ouverture, les chanteuses Stella Gutman, Marlène Samoun et Claire Zalamansky vous convient à un concert exceptionnel qu'elles ont préparé en commun. Nous évoquerons l'avenir lors d'une table ronde rassemblant de jeunes adhérents et clôturerons ces journées par un florilège d'activités réalisé dans les ateliers. Nous vous convions dès à présent à réserver ces journées qui seront un temps fort de notre année. Un numéro hors série de *Kaminando i Avlando* à paraître en mai présentera plus en détail le programme et les modalités d'inscription.

Le lundi 23 juin prochain, à la Bourse du Travail, nous vous invitons à un autre événement phare lors du 10^{ème} Festival des Cultures juives : le premier concert à Paris de l'ensemble *Arboleras*, venu tout spécialement de Madrid. Composé d'Eliseo Parra, de José Manuel Fraile, de Carmen Terron Rodas et de Susana Weich-Shahak, *Arboleras* possède l'un des répertoires les plus étendus du chant judéo-espagnol jalonné de très nombreux enregistrements.

Dans ce nouveau numéro de *Kaminando i Avlando* nous poursuivons l'enquête entamée auprès de la jeune génération. Nous découvrons avec Blandine Genthon et Gabriel Saul deux nouvelles façons de prolonger l'héritage sépharade. Que cette histoire soit plus fragile et plus incertaine que celle de nos aînés ne surprendra personne. « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament » écrivait déjà René Char en 1946 dans ses *Feuillets d'Hypnos*. Blandine Genthon fait justement remarquer qu'elle appartient à la première génération pouvant se passer de rabbins pour organiser la tradition. La continuité de la culture judéo-espagnole passe sans conteste par un profond renouvellement de ses modes d'expression, mais aussi par une recherche permanente de ses sources.

C'est le défi que nous relevons jour après jour en multipliant activités et occasions de rencontres. Nous avons besoin plus que jamais de la participation de tous et nous vous engageons – si vous ne l'avez pas déjà fait – à nous renouveler votre soutien et à faire connaître plus largement Aki Estamos !

Ke haber del mundo ?



Détail d'un chapiteau de la synagogue de Tolède Santa Maria La Blanca.

En Espagne

À propos de l'obtention de la nationalité espagnole par les Sépharades

Un avant projet de loi¹ a été publié le 7 février 2014 par le gouvernement espagnol indiquant que la nationalité espagnole sera accordée, par « carta de naturaleza »², aux candidats (descendants des Juifs expulsés d'Espagne par les rois catholiques en 1492) pouvant faire la preuve de leur origine sépharade.

Selon la modification du Code Civil prévue, aucune renonciation à leur nationalité antérieure ni aucune durée de résidence en Espagne (contre deux ans auparavant) ne seront plus exigées des candidats.

La qualité de sépharade (ou « sefardi ») devra être attestée :

- par un certificat de la Fédération des Communautés juives d'Espagne³ (FCJE)
- ou par les Consulats espagnols, au vu d'un document établi par une autorité rabbinique du pays de résidence du candidat, reconnue légalement.

Les autorités espagnoles considéreront également valide une démarche personnelle prouvant la qualité de « sefardi » par le nom porté par le candidat, la langue familière ou d'autres indices sur sa communauté culturelle et son lien avec la culture espagnole.

On admettra également l'admissibilité de la demande de naturalisation par la présence

du nom du candidat dans les listes parues précédemment⁴.

La demande devra être établie par écrit sur un modèle normalisé par le Ministère de la Justice qui sera disponible dans les Consulats. Enfin, formellement, la qualité de « sefardi » du candidat et son lien spécial avec l'Espagne devront être certifiés par la personne chargée du service de l'Etat Civil du Consulat dans son pays de résidence.

Cet avant projet doit maintenant passer devant le Parlement avant d'être définitivement approuvé. Il pourra faire l'objet de modifications et la loi n'entrera en vigueur qu'à la fin du processus.

1. Le texte complet est disponible sur le site du ministère espagnol de la Justice <http://www.mjusticia.gob.es/> en entrant le numéro de référence suivant : 1292426924128.

2. La naturalisation donnera lieu à la délivrance d'une carte d'identité et non d'un passeport.

3. « Secretaría General de la Federación de Comunidades Judías de España », voir la page facebook de la FCJE : <https://es-la.facebook.com/fcje6>

4. Le texte complet est sur le site : Listado de nombres sefardies. <http://my.ynet.co.il/pic/news/nombres.pdf>

Au Portugal

Une même démarche entreprise par le Portugal

Suivant l'exemple de l'Espagne, le Parlement du Portugal a examiné, le 11 avril 2013, en première lecture, un projet visant à accorder la nationalité portugaise aux descendants des Juifs qui ont fui le pays au XVI^e siècle, en raison de la persécution religieuse. À l'heure où nous mettons sous presse, pas plus qu'en Espagne, ce projet ne semble avoir été mené à son terme au Portugal, aucun document n'étant encore disponible à ce propos dans les Consulats des deux pays.

Monsieur Pierre Cohen dont la famille, venue d'Espagne, est passée par le Portugal, puis par Livourne (Italie), Smyrne (Izmir, Turquie) puis Paris, s'intéresse depuis dix ans à la généalogie. Il est tout particulièrement attentif à l'évolution de ces projets.

Membre de l'association Aki Estamos – Les Amis de la Lettre Sépharade, Pierre Cohen est prêt à répondre aux questions qui pourraient lui être posées sur ces sujets.

Il est possible de l'interroger à l'adresse suivante : pierre.cohen@sfr.fr

Sur Internet

Aki Estamos, Les Amis de la Lettre Sépharade renforce sa présence sur internet

Vous pouvez consulter l'un de nos trois sites : sefaradinfo.org – le site généraliste présentant les activités de l'association.

lalettresepharade.fr – la collection intégrale de *La Lettre Sépharade* en ligne.

ueje.org – l'université d'été judéo-espagnole. Le [groupe facebook](#) consacré à l'université d'été judéo-espagnole et dorénavant [la page facebook](#) Aki Estamos – les Amis de la Lettre Sépharade.

Pour consulter nos vidéos, la [chaîne You Tube](#) Aki Estamos – AALS.

Hommage au poète argentin Juan Gelman



Juan Gelman nous a quittés le 14 janvier 2014. Il était né le 3 mai 1930 dans une famille juive d'origine ukrainienne. Son père, José Gelman, membre du parti social-révolutionnaire russe avait participé à la révolution de 1905 avant de s'exiler en Argentine. Très tôt Juan Gelman avait développé un goût pour la poésie auquel il consacra plus d'une vingtaine de recueils. Traducteur aux Nations unies, journaliste de renom engagé politiquement, il dut s'exiler en 1976 après le coup d'état militaire. Son fils et sa belle-fille seront enlevés pendant la dictature. En 1990, de retour d'exil, Juan Gelman put reconnaître la dépouille de son fils assassiné et retrouver la trace de sa petite-fille enlevée à sa naissance et placée dans une famille pro-gouvernementale. En 1997, Juan Gelman reçut le Prix national de poésie en Argentine pour l'ensemble de son œuvre et en 2007 le prix Cervantès, le plus prestigieux des prix littéraires en langue espagnole.

En exil en Europe, Juan Gelman s'était pris d'affection pour le judéo-espagnol. Entre 1983 et 1985, il écrit les poèmes de *Dibaxu* qu'il considère comme l'aboutissement de ses *Citas y Comentarios* (Citations et Commentaires) écrits entre 1978 et 1979. « C'est en quelque sorte la solitude extrême de l'exil qui m'a poussé à chercher des racines dans la langue, dans les racines les plus profondes et exilées de ma langue. Je n'arrive pas moi-même à expliquer cette recherche. La découverte de poèmes comme ceux

de Clarisse Nicoïdsky, romancière en français et poétesse en judéo-espagnol, éveilla en moi cette nécessité qui couvait, sourdement et qui attendait ce réveil. Quelle était donc cette nécessité ? Pourquoi s'était-elle assoupie ? Pourquoi restait-elle sourde ? Ce que je sais, c'est que la syntaxe judéo-espagnole m'a rendu une candeur et des diminutifs que j'avais perdus, une tendresse de jadis qui est encore vivante et qui, pour cette raison, est encore capable de consolation ».

Les poèmes en judéo-espagnol de *Dibaxu*, aux côtés de ceux de Clarisse Nicoïdsky, ont été mis en musique par Dina Rot et Eduardo Laguillo et publiés en 1999 dans le disque album *Una Manu tumó l'otra* aux éditions El Europeo (Madrid).

La Rédaction

Nous reproduisons à titre d'hommage le poème *Partindu du tu ladu* de Juan Gelman extrait de l'album *Una Manu tumó l'otra*.

partindu du tu ladu
discuvro
il nuevu mundu
di tu ladu

*En te quittant
je découvre
le nouveau monde
à tes côtés*

tus islas comu lampas
cun una escuridad
yendu/viniendu
nil tiempu

*Tes îles comme des lampes
avec une obscurité
elles vont elles viennent
au gré du temps*

in tu boz
il mar cayi
duluridu
di mí

*Dans ta voix
la mer endolorie
de moi
tombe*

Avlando kon...

Blandine Genthon



Blandine Genthon.

Photographie
Lucille Caballero.

Blandine Genthon, qui vient de fêter ses trente ans, fait partie de la nouvelle génération des adhérents d'Aki Estamos – les Amis de la Lettre Sépharade. Ses grands-parents maternels, nés en Turquie et en Égypte lui ont transmis une part de leur héritage mais aussi, comme pour nombre de jeunes de sa génération, beaucoup d'interrogations. Une démarche personnelle lui a permis au travers de voyages et de lectures de renouer certains fils de leur histoire. Blandine est également directrice éditoriale de CNRS éditions où elle a eu l'occasion d'éditer des ouvrages liés à l'aventure marrane ou au monde ottoman.

François Azar : Peux-tu nous dire les souvenirs qui te rattachent au monde judéo-espagnol, à la langue par exemple ?

Blandine Genthon : Je n'ai jamais entendu parler le judéo-espagnol dans mon enfance. Ma mère m'a toujours dit que ses parents se parlaient en judéo-espagnol quand ils ne voulaient pas être compris de leurs enfants. Je ne l'avais moi-même jamais entendu parler jusqu'à il y a un an, lorsqu'aux obsèques de ma grand-mère, mon grand-père a lu le kaddish en judéo-espagnol. C'était pour moi vraiment très émouvant car j'avais le sentiment qu'il avait un excellent accent et que c'était une langue qu'il avait entendue, probablement parlée. Tout à coup j'avais l'impression de découvrir un pan de son

histoire qu'il avait totalement mis de côté, dont il n'avait pas voulu nous faire part. C'est un moment de ma vie dont je me souviendrai toujours. J'avais tout d'un coup le sentiment d'un univers qui s'ouvrait devant moi.

En dehors de la langue, quels sont les autres éléments marquants dont tu te souviennes ?

Comme pour beaucoup, cela passe par la cuisine. On m'a toujours parlé de cuisine méditerranéenne plus que de cuisine judéo-espagnole. C'est une cuisine abondante avec beaucoup de légumes, d'huile d'olive et un plat emblématique, le pâté d'épinards qui est vraiment pour moi le plat de ma grand-mère. C'est aussi vrai pour mes frères, ma sœur, mes cousins et j'ai eu

plaisir à le retrouver sous d'autres formes quand j'ai voyagé en Turquie et en Grèce. Tout d'un coup cela me rattachait à quelque chose qui n'était pas seulement familial, mais qui faisait partie d'une histoire commune.

As-tu le souvenir de fêtes qui auraient été célébrées en famille ?

Non, on n'a jamais célébré les fêtes juives chez mes grands-parents. Je me souviens en avoir discuté avec ma grand-mère qui m'avait répondu que la seule fête qu'elle faisait quand elle était petite était Pessa'h. Il y avait du pain azyme chez mes grands-parents, c'est certainement la seule chose qui soit restée.

C'est vrai que cela me rend parfois un peu triste de voir que cette culture et cette langue sont en train de disparaître et en même temps je n'ai pas du tout envie de faire vivre quelque chose qui n'a pas existé dans ma famille. C'est difficile de se raccrocher à cette histoire. La peur de trahir est très présente, cette peur d'aller trop loin dans la récupération de quelque chose qui n'existe peut-être même pas chez mes grands-parents ou avec lequel ils ont souhaité rompre.

Quels rapports à ton avis tes grands-parents entretenaient-ils avec leur propre histoire ?

Ce n'était sans doute pas la même chose pour l'un et pour l'autre. La tradition était sans doute plus importante pour ma grand-mère que pour mon grand-père. Je le devine à travers le texte que mon grand-père a écrit, puisqu'il a fait le récit de sa propre histoire et par l'entretien que ma cousine Lucie a mené avec ma grand-mère. J'ai le sentiment que mon grand-père a voulu mettre cette culture de côté pour mieux s'intégrer en France. Cela recoupe le discours qu'ont eu beaucoup de Juifs en arrivant en France, leur refus du communautarisme et leur pratique religieuse quasi nulle. C'est ce qui fait qu'ils nous ont toujours encouragés à apprendre l'allemand plutôt que l'espagnol pour que nous soyons dans les meilleures classes. C'est allé très loin à mon sens.

À quels signes as-tu remarqué cet attachement plus fort à la tradition chez ta grand-mère ?

Je pense que cela vient de l'écoute de l'entretien qu'elle a eu avec ma cousine où j'ai senti chez elle une émotion assez forte lorsqu'elle évoquait certaines choses.

Un attachement très fort à la famille peut-être ?

Mais c'est vrai aussi de mon grand-père ! C'est cela aussi qui est très paradoxal. Il reconnaît que ce qui reste de cette culture chez nous, c'est le sens de la famille. Il dit cela avec beaucoup d'affection et de reconnaissance.

Est-ce que leur sensibilité différente ne résulte pas aussi de leur expérience de la guerre puisque ton grand-père a traversé la guerre en France quand ta grand-mère était en Égypte ?

Oui, c'est évident et il est venu en France beaucoup plus tôt qu'elle. Il est venu tout jeune enfant d'Istanbul alors que ma grand-mère s'est installée définitivement en France quand elle avait 18-20 ans. Mon grand-père a vécu la Seconde Guerre mondiale en France comme un Juif.

Il évoque sans doute beaucoup cet épisode dans le récit qu'il a fait de sa vie...

Oui, bien sûr, même s'il en parle de façon très décalée avec beaucoup d'ironie...

L'humour est aussi un moyen de faire passer quelque chose de douloureux...

Et de pouvoir le raconter, car cela doit être très compliqué d'écrire cela. Il l'a d'abord écrit pour ses enfants et ses petits-enfants.

Cet épisode de la guerre dans son récit te paraît central ?

La première fois que je l'ai lu, j'étais au lycée et c'était en résonance directe avec le programme d'Histoire. Pour moi, c'était l'événement central. Après je me suis intéressée un peu plus à la période antérieure où il parle de ses parents et de ses grands-parents.

Tu sais donc d'où ils venaient ?

Ses grands-parents paternels étaient de Skopje. Son grand-père travaillait pour les Postes et Télécommunications de l'Empire ottoman. Il était fonctionnaire, ce qui, me semble-t-il, était plutôt rare pour les Juifs. Du côté de sa mère, c'était une famille qui avait d'abord immigré en Hollande avant de rejoindre l'Empire ottoman. Ses parents se sont connus à Istanbul, là où mon grand-père est né. Ils n'y sont restés que quelques années, jusqu'à l'arrivée d'Atatürk. Quand Atatürk a voulu rendre le turc obligatoire à l'école, et que son nationalisme semblait les menacer, ils sont partis s'installer en France. En France, parce qu'ils avaient beaucoup fréquenté l'Alliance israélite et parlaient très bien français.

Est-ce que, dans la façon dont ta mère a été élevée, il n'y a pas eu une transmission informelle de certains aspects de cette culture ?

Elle est elle-même très attachée à cette tradition, mais ce sont toujours les mêmes mots qui reviennent : la cuisine, la famille. Qu'est-ce que cela signifie vraiment ? Lorsque je suis allée à l'atelier de cuisine judéo-espagnole, j'ai découvert beaucoup de plats que je ne connaissais pas. Pour moi, l'héritage se réduit presque aux bourikitas, au pâté d'épinards et aux biscuits de ma grand-tante.

Dans ces conditions comment as-tu pris conscience de ton identité juive ?

Je me souviens très bien m'être dit un jour « mais en fait je suis juive ». Une réflexion de ma mère me l'a dévoilée alors que je n'en avais jamais pris conscience. Je devais être au collège. Le fait que mon nom et mon prénom n'évoquent rien de juif a probablement contribué à cette prise de conscience tardive.

Comment tes frères et soeur, tes cousines et tes cousins appréhendent-ils cet héritage ?

Il est difficile de parler pour eux, même s'il est évident que nous abordons cette question de manière très différente les uns et les autres.

La démarche de ma cousine Lucie pour enregistrer le témoignage de ma grand-mère, démarche qu'elle a eue lorsqu'elle était enceinte de son premier enfant, démontre qu'elle avait envie de transmettre quelque chose à ses enfants.

On va peut-être revenir à ta propre façon d'aborder la culture judéo-espagnole.

J'essaie d'accéder au monde judéo-espagnol par les voyages et l'histoire. C'est la façon qui me semble la plus appropriée. Je me suis intéressée à la question des minorités dans l'Empire ottoman. J'ai suivi pendant deux ans une formation en géopolitique, en m'intéressant particulièrement à ce thème en même temps que j'effectuais des voyages en Turquie, en Grèce, et dans les Balkans en général. J'ai été touchée non pas par la culture judéo-espagnole que j'aurais pu retrouver là-bas, mais plus généralement par l'histoire des minorités, celle de ce passé ottoman disparu avec la création d'une Nation.

Même si les relations entre les Juifs et les Arméniens n'allaient pas de soi...

Oui, il y avait certainement une compétition entre ces minorités, économique, bien sûr, mais aussi en terme de reconnaissance. Il y a même une anecdote que l'on m'a racontée à propos de mon arrière grand-père maternel qui, lorsque qu'il trouvait que quelqu'un était dur en affaires, disait de lui : « Cela doit encore être un arménien ! ». Et pourtant, j'ai cru comprendre que mes arrière grands-parents avaient globalement de bons rapports avec les autres minorités, et en particulier avec les Grecs et aussi de bons amis arméniens.

Dans l'exil en tout cas des amitiés fortes se sont nouées entre Juifs et Arméniens.

Aujourd'hui, il me semble effectivement qu'il existe un lien fort entre toutes ces cultures, qui est naturel, qui va de soi. Pour moi l'histoire de la communauté judéo-espagnole c'est d'abord celle d'une minorité au sein de l'Empire ottoman. Je n'ai jamais associé cette culture à l'Espagne.

Blandine
Genthon lors
de l'atelier
de cuisine
judéo-
espagnole
le 11 février
2014.

Photographie
Lucille Caballero.

Les judéo-espagnols d'Orient ont pourtant conservé beaucoup de caractères espagnols : le côté orgueilleux, excessif parfois mais aussi affectueux...

Il y a aussi une exigence, cette volonté de réussir, et donc de travailler...

C'est aussi la dimension juive...

Dans la notion d'exigence je pense non seulement à l'étude et au travail mais aussi à une forme d'élégance...

Le vêtement a toujours eu une grande importance dans le monde judéo-espagnol, tant pour se distinguer socialement que pour suivre la tradition sur laquelle veillaient les rabbins.

Est-ce qu'au fond nous ne sommes pas justement une des premières générations qui doit poursuivre cette tradition sans qu'un rabbin ne l'organise ?

Sans aucun doute. Si l'on en revient maintenant à ton parcours professionnel, à ton métier d'éditrice, le monde judéo-espagnol est aussi bien présent.

Une maison d'édition, c'est une marque qui définit le cadre, un directeur qui définit une ligne, et des éditeurs, qui parmi une multitude de projets possibles, en choisissent quelques-uns et décident de les accompagner. Sans faire une collection autour de la culture judéo-espagnole, il est vrai que j'ai une sensibilité très forte à tout ce qui s'y rattache. La publication du dernier livre de Nathan Wachtel¹ en est l'illustration. La reprise par CNRS éditions des *Cahiers Alberto Benveniste* aussi. Plus largement tout ce qui participe du monde gréco turc. Actuellement nous avons en projet une histoire de l'Empire ottoman pendant la Première Guerre mondiale. C'est un projet qui m'est naturellement très cher sur un sujet essentiel même s'il n'est pas directement lié au monde judéo-espagnol.



Comment vois-tu l'avenir du monde judéo-espagnol et ton propre investissement ?

J'ai d'autant plus envie de m'investir que c'est une langue vivante qui risque de disparaître. Cela m'attriste vraiment et, en même temps, j'ai commencé une nouvelle langue cette année et ce n'est pas le judéo-espagnol mais le grec. Ce n'est sans doute pas un hasard. J'avais envie d'apprendre une langue méditerranéenne. Cela aurait tout aussi bien pu être le turc. Pourquoi le grec plutôt que le judéo-espagnol ? Sans doute parce que j'avais envie que cela soit une langue que je puisse facilement pratiquer.

J'apprendrai sans doute un jour le judéo-espagnol mais pour moi cela passera sans doute plus par le chant et donc par la culture.

Et le rôle d'Aki Estamos ?

En ce qui concerne Aki Estamos ce qui me semble fondamental c'est d'établir des liens. De permettre à des gens qui abordent leur culture de façon très différente de se rencontrer et que cela reste dans le cadre d'une communauté non contraignante où chacun puisse apporter ce qu'il souhaite.

1. *Entre Moïse et Jésus. Études marranes (XV-XXI^e siècle)* 2013. CNRS Éditions.

Avlando kon...

Gabriel Saul

Gabriel Saul, fils de Nissim Saul et de Fortunata Mitrani de Saul, est argentin, originaire d'une famille sépharade d'Istanbul. Il vit à Paris depuis une dizaine d'années. Il a conduit les démarches qui ont abouti à l'attribution du titre de Justes parmi les Nations aux membres des familles Lobati et Marcheggiani qui ont protégé son père, sa tante et ses grands-parents paternels pendant la Seconde Guerre mondiale. Le titre de Juste a été remis officiellement le 4 juin 2013 aux descendants des familles concernées lors d'une cérémonie à la Mairie de la ville italienne d'Urbino. La transmission est au coeur du projet mené par Gabriel Saul, notamment auprès de ses nièces et neveux qui ont été étroitement associés à toutes ses démarches.

François Azar : Gabriel, peux-tu nous expliquer la façon dont est né ce projet ?

Gabriel Saul : Lorsque ma grand-mère maternelle, Esther Taragano de Saul, vivait avec nous, elle évoquait souvent avec mon père, sous forme d'anecdotes, des épisodes de la guerre. Ma grand-mère était restée en contact avec les familles qui les avaient aidés.

À l'âge de 21 ans, j'ai effectué un voyage d'un an en Europe et j'ai demandé à ma grand-mère l'adresse des familles qui les avaient protégés et auxquelles elle écrivait de temps en temps. Mon projet était de les rencontrer, mais je n'ai finalement pas pu le faire.

À l'âge de 38 ans, je suis venu vivre en France et, même si j'étais plus près de l'Italie, le moment

n'était pas encore venu pour moi de faire le voyage.

En 2003, j'ai proposé à mon père que nous fassions ce voyage ensemble pour rencontrer les familles. Après avoir accepté dans un premier temps, mon père s'est récusé en disant que cela représentait trop d'émotions pour lui, que c'était à nous de le faire. C'est à ce moment que je lui ai demandé d'écrire un témoignage sur ce qu'il avait vécu pendant la guerre.

En février 2011, j'ai contacté ma mère pour lui dire que le moment était venu pour moi de réaliser ce projet et que je serais heureux qu'elle m'accompagne. Nous fîmes également cette proposition à ma sœur et le hasard fit que Daniela, la fille de mon frère José, qui voyageait en Europe, a également pu se joindre à nous.



Gabriel Saul,
en bas à
gauche, avec
les membres
des familles
Lobati et
Marcheggiani.

Quand j'en ai parlé à ma sœur, elle m'a demandé comment nous allions nous y prendre pour retrouver cette famille après tant d'années ! Nous avions le nom des villages pour commencer les recherches. Comme il s'agissait de petits villages, nous avons pu nous informer auprès des mairies.

Au même moment, la fille d'Ivo Marcheggiani vint à Trieste à la recherche de la famille Misan, dont elle savait qu'elle était réfugiée pendant la guerre dans le même village que mon père. Elle savait également que nos deux familles étaient amies et que les Misan possédaient une librairie de livres anciens à Trieste.

Dans la première librairie où elle se présenta à la recherche de la famille Misan, on lui indiqua qu'il s'agissait de la librairie située juste en face...

Le lendemain de ma conversation avec ma sœur Rita, j'ai reçu un appel de Fulvio Misan, l'ami de mon père, me disant que la fille d'Ivo Marcheggiani, Floriana, désirait me contacter. Le choc fut si grand que je n'ai pas tout de suite compris qu'il faisait précisément référence à l'homme que je recherchais. Rapidement, avec l'information de Fulvio, j'ai réussi à contacter Floriana.

Il nous a fallu surmonter tous les deux notre émotion avant de pouvoir commencer à parler. Elle me dit son admiration pour le comporte-

ment de son père pendant la guerre et ajouta qu'elle avait toujours souhaité qu'il soit reconnu comme «Juste parmi les Nations». Elle savait que la demande devait émaner de la personne sauvée ou de ses descendants.

Nous avons eu, en différents endroits de la terre et sans nous connaître, le même projet au même moment !

La famille Marcheggiani contacta alors la famille Lobati et, très vite, j'ai eu toutes leurs coordonnées. Nous avons organisé le voyage.

C'était en quelle année ?

En 2011. J'avais alors 48 ans. Ce n'est pas une chose anodine...

En commençant ce projet, j'ai découvert des coïncidences de dates troublantes et ceci m'a incité à faire au même moment un petit travail sur les origines de ma famille. Je me suis alors demandé pourquoi j'avais attendu mes 48 ans pour réaliser cette entreprise et pourquoi je ne l'avais pas fait à 21 ans lors de mon premier séjour en Europe ou durant mes 10 premières années de vie à Paris. J'ai alors découvert que ma grand-mère avait 48 ans lorsqu'elle était réfugiée dans la maison d'Ivo Marcheggiani. J'ai toujours eu une relation très intense avec ma grand-mère, c'est elle qui m'a transmis ma connaissance de la culture séfaraïte.

Une fois que vous avez rencontré les familles en Italie, comment s'est passée la suite de la procédure ?

La famille Marcheggiani s'est occupée de contacter les nouveaux propriétaires de la maison de montagne où ma famille s'était réfugiée. Ils sont venus de très loin pour nous ouvrir la maison. Ils ont été étonnés quand nous avons demandé où se trouvait la porte dérobée qui conduisait au grenier où ma famille se cachait quand venaient les soldats allemands. Ils connaissaient l'histoire de la bouche d'Ivo Marcheggiani. Nous avons rencontré également les voisins qui se souvenaient de ma famille, mais ignoraient que nous étions juifs.

Nous sommes allés visiter également l'autre maison de montagne où ma famille a vécu avec les Lobati. Aujourd'hui la maison des Lobati est habitée par un couple qui fabrique des textiles artisanaux.

Avec le témoignage écrit de mon père, la correspondance échangée entre les familles après la guerre et le témoignage de la dernière rencontre en 2011, j'ai pu constituer le dossier pour l'envoyer à Yad Vashem en Israël.

La réponse est arrivée combien de temps après?

J'ai envoyé le dossier exactement le 29 octobre 2011 ; c'est le jour de mon anniversaire et c'est le cadeau que je me suis alors offert !

En décembre 2012, j'étais à la montagne - cela faisait 20 ans que je n'avais pas skié. Je me souviens que je me suis réveillé, j'ai ouvert la fenêtre sur un paysage montagneux tout enneigé. Je me suis dit : « grâce à mon père qui a réussi à traverser ces montagnes enneigées en décembre, je peux aujourd'hui profiter de la neige en skiant ». À peine m'étais-je fait cette réflexion que je trouve sur ma messagerie le message de Yad Vashem m'annonçant l'acceptation du dossier !

Quelle coïncidence !

Je n'ai pas d'explication, mais toute ma vie est pleine de ces expériences. J'ai lu récemment la phrase d'un philosophe qui disait que croire en Dieu ne passait pas par la contrainte, mais était la conséquence des expériences que nous avons vécues.

Est-ce que certains des Justes sont encore vivants?

Aujourd'hui malheureusement non, mais lorsque j'ai fait le voyage en 2011, Adolfo Lobati, le jeune homme qui avait aidé ma famille à traverser la montagne en plein hiver, était encore vivant. Alors que nous étions en Italie avec ma famille, j'ai contacté son fils, Giuseppe, pour savoir s'il me serait possible de rencontrer son père. Giuseppe

me répondit : « mon père est hospitalisé à Milan, il ne comprend rien, il a la maladie d'Alzheimer ». Je lui répondis : « si cela ne vous dérange pas, je voudrais le voir ».

J'ai pris le train, un aller-retour pour Milan dans la journée. À la gare, Guiseppe m'attendait avec son épouse et les deux petits-fils d'Adolfo Lobati. Nous avons fait une heure de route ensemble pour aller à la clinique où était hospitalisé Adolfo Lobati. Il me reçut avec un sourire.

Je me suis présenté, je lui ai dit que j'étais venu le remercier personnellement, que grâce à lui papa et toute la famille avaient été sauvés. Il m'écouta attentivement. Je lui montrai des photos de l'époque et je lui indiquai les personnes avec les prénoms d'emprunt qu'ils avaient tous à l'époque pour se cacher : c'était « Beto » pour mon papa, « Margarita » pour ma tante... Le fils lui dit « papa, tu te rappelles que tu leur as fait traverser les montagnes ? Où est-ce que tu les emmenais ? » et il dit « Marcheggiani ». Le fils reprit « oui papa, chez la famille Marcheggiani ». Je lui montrai d'autres photos et il dit « nous passions l'un derrière l'autre », il me demanda : « ils ont été sauvés ? ». Je lui répondis : « oui, merci grâce à vous ». Puis après cette minute de présence, il s'absenta à nouveau.

Je suis resté un moment avec lui, je lui exprimai toute ma gratitude, puis je repris le train pour retrouver ma famille. Je suis heureux de l'avoir connu et d'avoir pu le remercier...



Gabriel Saul
à l'hôpital
en 2011 avec
Adolfo Lobati.

Nissim Saul

Aviya de ser... los Sefardim

En mémoire des Justes italiens

Le témoignage de Nissim Saul a été recueilli à Buenos-Aires (Argentine) entre le 7 septembre 2003 et le 8 février 2005 dans le but de faire accorder le titre de Justes parmi les Nations à la famille de M. Domenico Lobati et à la famille de M. Ivo Marcheggiani qui ont protégé sa famille et lui-même pendant la guerre.

Je suis né à Istanbul en Turquie en 1926. Mon père s'appelait Moises Saul, ma mère Ester née Taragano et ma sœur Susana Saul. J'ai vécu en Turquie jusqu'à ce qu'une loi turque de 1933 oblige les Italiens à prendre la nationalité turque ou à retourner en Italie. Nous n'avons jamais su pour quelle raison papa était de nationalité italienne puisqu'il était né à Istanbul; nous supposons qu'un ancêtre a pu choisir cette citoyenneté lors d'une invasion de l'Empire ottoman mais ce ne sont que des suppositions.

La famille Saul
à Trieste en
1939.
De gauche à
droite : Ester
Saul, née
Taragano de
Saul, Nissim et
Susana Saul,
Moises Saul.



Notre installation en Italie

Mes parents décidèrent donc de se rendre à Trieste. Ils y arrivèrent en mai 1933 sans connaître l'italien et sans avoir de parents ou d'amis dans ce pays. Les premiers mois la municipalité italienne nous hébergea. Les hommes dormaient dans une chambre et les femmes dans une autre. En peu de temps, ma famille s'est intégrée à la communauté sépharade de Trieste.

À l'âge de 7 ans, j'ai fait mes débuts à l'école primaire rue «via del monte 7». Papa a commencé à travailler comme vendeur ambulant. Nous avons obtenu un logement en partageant la salle de bains et la cuisine avec la famille Senyor qui était apparentée à la famille Ianni. L'immeuble

était situé à une rue et demie de l'avenue principale et à deux rues du collège. Maman m'apportait tous les matins un sandwich de tortilla aux œufs dont je me souviens encore aujourd'hui avec émotion. Ma sœur, qui était de cinq ans mon aînée, s'efforçait de s'adapter à l'environnement en apprenant différentes langues.

Nous avons vécu ainsi dix années en famille dans la joie en essayant de nous adapter et de bien évoluer. Nous nous fîmes de nouveaux amis et tout paraissait aller pour le mieux lorsque dans les années 1936-1938 apparurent des rumeurs de guerre ; nous vîmes des jeunes gens originaires de différents pays, en particulier du nord, qui se rendaient en Israël. Je pense qu'ils furent les pionniers de l'État que nous avons aujourd'hui.

En 1939, l'Allemagne entra en guerre et en 1940 l'Italie s'allia avec les Allemands. Jusqu'alors il n'y avait pas eu d'antisémitisme manifeste et en 1943 on m'avertit que je devais m'enrôler dans l'armée italienne ; ces appels intervenaient avant l'âge réglementaire. Je me présentai bien décidé à remplir mes devoirs civiques, mais quand je dis que j'étais juif, ils s'excusèrent en me disant que dans ce cas ils ne pouvaient pas m'incorporer car l'Italie était alliée à l'Allemagne. Cela me fut pénible car je n'avais jamais pensé que ma religion puisse être un obstacle à mon engagement au service de mon pays.

L'Armistice et le début de notre « Odyssée »

Le 8 septembre 1943, une partie du gouvernement dirigé par le général Badoglio arrêta Mussolini et demanda un armistice aux Alliés dans l'espoir de mettre fin à la guerre. Cela allait à l'encontre de la politique allemande. Simultanément, une grande partie de l'armée italienne basée à Trieste et dans les environs jeta les armes et s'efforça d'obtenir des vêtements civils pour passer inaperçue. Les Italiens ne voulaient plus de la guerre.

Ce jour-là, je sortais du cinéma et je fus surpris de voir un tel désordre. Les gens jetaient des vêtements aux soldats depuis leurs appartements pour qu'ils puissent s'échapper. J'ai hâté le pas sans comprendre ce qui se passait. En arrivant à la maison, je vis ma famille qui m'attendait les valises prêtes pour partir sans but précis. À compter de ce moment commença notre odyssée en quête d'une liberté qui mit trois ans à se concrétiser.

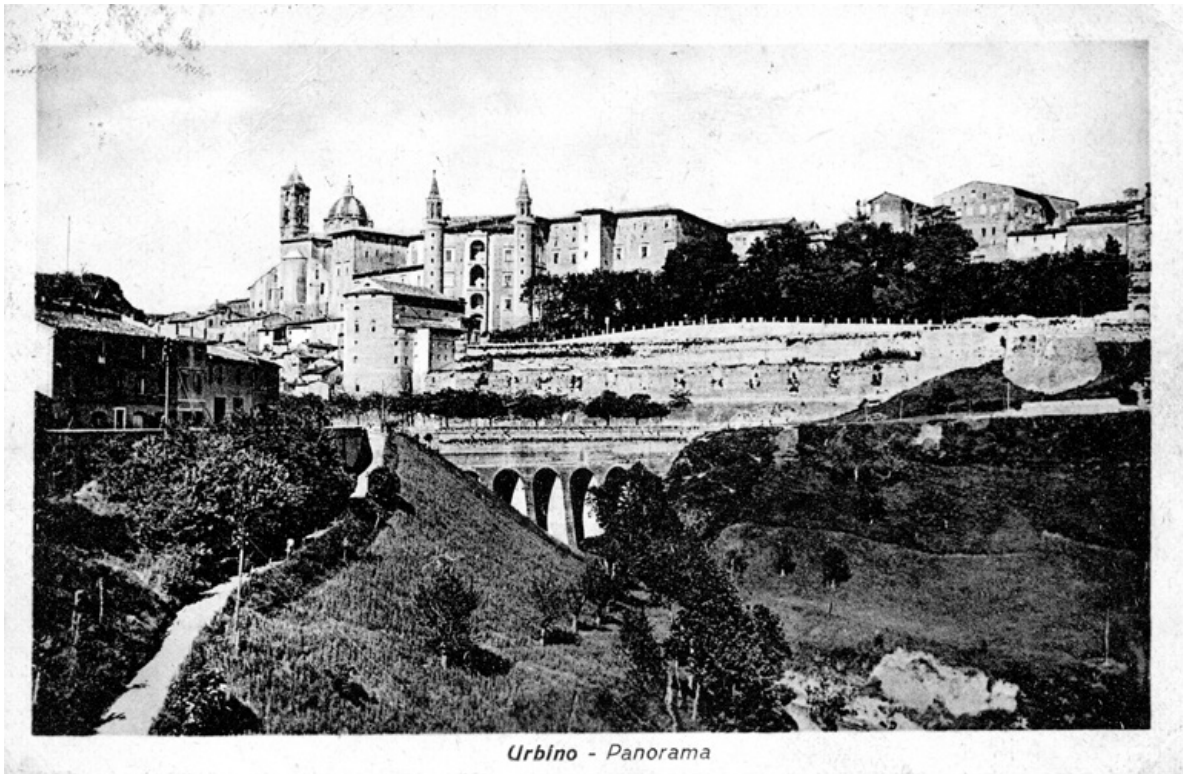
Nous sommes arrivés à la gare centrale qui était sens dessus dessous ; on voyait des Allemands de tous côtés équipés de mitraillettes. Dès qu'ils apprirent la politique de Badoglio qui avait formé un nouveau gouvernement, ils firent prisonnière toute personne qu'ils apercevaient en uniforme.

Nous avons pris un train que nous supposions aller vers le sud ; il était bondé et nous nous sommes installés avec ma famille dans différents wagons. Le voyage fut mouvementé. Un des soldats qui fuyait, pour se débarrasser des objets militaires qui pouvaient le trahir, essaya de jeter une grenade par la fenêtre. Malheureusement, à cause des mouvements du train, elle heurta le cadre de la fenêtre et explosa, tuant un soldat et en blessant un autre. Cela créa une grande pagaille et, redoutant d'être découverts, nous avons couru vers un autre wagon. Nous avons voyagé toute la nuit et nous sommes arrivés à Ferrare le jour suivant ; là nous avons appris qu'à la prochaine gare se trouvaient des soldats allemands qui demandaient leurs papiers à toutes les personnes qu'ils rencontraient. Nous sentant à nouveau en danger, nous sommes descendus du train. Nous avons cherché un logement pour passer la nuit pensant que le lendemain nous verrions bien où nous pourrions aller sans risquer de tomber sur des Allemands.

Une personne très aimable nous recommanda la ville de Pesaro où il n'y avait apparemment encore ni fascistes ni Allemands. Nous avons pris un omnibus et avons voyagé le temps nécessaire pour y arriver. Nous nous sommes retrouvés dans une ville relativement grande ; nous avons vu une confiserie et nous avons demandé où nous pourrions aller, car nous recherchions un village plus isolé où nous pourrions passer inaperçus. On nous conseilla la petite ville d'Urbino et nous sommes partis dans cette direction. Nous y sommes arrivés en deux heures, pleins d'espoir.

À Urbino

L'endroit, berceau de Raphaël, le peintre de la Renaissance, nous plut tout de suite ; c'était une ville médiévale, ceinte de murailles et romanesque. Nous nous sommes aperçus qu'il n'y avait pas de soldats allemands. Nous avons cherché et trouvé une pension où nous loger en compagnie de gens simples et cordiaux. Nous



Panorama
d'Urbino
années 40.
Édition Rosa
Caverni.

Collection Saul.

avons pris une chambre où nous comptions être tranquilles pour dormir, mais nous devons partager les trois repas du jour. Pour obtenir plus de nourriture, nous sommes allés nous faire enregistrer à la Mairie où l'on nous a donné quelques tickets d'alimentation. Pendant quelque temps, nous avons vécu en paix sans avoir de problèmes grâce à l'argent que nous avons apporté.

Une nuit, un voisin nous avertit que la police était à la recherche de Juifs. La patronne de la pension, apprenant cette situation, se mit en contact avec une personne de sa connaissance qui nous hébergea chez elle. La police fouilla la maison où nous étions auparavant et ne nous y trouvant pas se retira. Le lendemain, un logeur vint nous voir pour nous trouver un autre hébergement dans la campagne. Nous avons fait des tours toute la journée en voiture à cheval, mais personne ne voulait nous héberger. La nuit, nous sommes retournés déçus aux portes de la ville, pensant que le lendemain serait un autre jour et que tout pourrait s'arranger. Cette nuit-là nous avons dormi

dans une étable, épuisés par tellement de trajets. Cette situation s'est prolongée durant trois nuits. Nous sortions le jour pour trouver de la nourriture au risque d'être découverts.

Le quatrième jour quelqu'un nous dit que, dans une autre zone, il pourrait y avoir un endroit pour nous et nous y sommes allés. Nous sommes arrivés à Ranchitela dans les premiers jours de décembre 1943. Là nous avons rencontré une famille du nom de Lobati qui vivait tous ensemble avec les grands-parents, parents, fils et petits-fils. Ils louaient leurs champs à des propriétaires terriens et travaillaient la terre. Nous nous sommes présentés et ils nous ont demandé pour quelle raison nous étions là ; nous leur avons répondu que nous étions des réfugiés de Trieste et que notre seul délit était d'être juifs.

Nous devions changer nos noms pour ne pas trahir nos origines. Ma sœur Susana devint Margarita et je pris pour nom Mauricio. Mes parents s'efforçaient de ne pas se mettre en évidence. Cela

Famille Lobati.



n'empêchait pas ma mère d'aider en cuisine et ma sœur de tisser de la laine où adhéraient encore des cardes. C'était de la laine de mouton qu'il fallait filer avec un rouet comme aux siècles passés. Tout cela était très pittoresque, mais pas facile à supporter. Mon travail était celui de n'importe quel paysan, tout travail était bienvenu, on ne refusait rien, il fallait survivre.

Les vêtements que je portais étaient d'une couleur indéfinissable car ils avaient été portés et reportés, mais il n'y en avait pas d'autres. Les reprises des pantalons couvraient toute leur surface, mais il fallait faire avec.

Nous sommes dénoncés et devons fuir

Le 31 décembre 1943, la famille Lobati de retour de la messe nous dit avec angoisse que le curé du village avait dit dans son sermon qu'il y avait des gens indésirables dans le coin (nous étions les seuls étrangers) de sorte que

nous devions nous en aller immédiatement. Les Lobati n'étaient pas propriétaires des champs et risquaient de tout perdre.

Cette même nuit, l'un des fils du nom d'Adolfo (âgé d'à peu près 23 ans) nous guida à travers des collines et des champs couverts de neige vers une autre zone rurale appelée « Monteavorio ». Nous sortîmes en hâte avec ce que nous portions sur nous, sans avoir le temps de nous retourner. C'était une nuit d'hiver glaciale avec des températures au dessous de zéro. Ma mère, angoissée par la fuite, ne se rendit pas compte qu'elle avait perdu l'une de ses chaussures. Ma sœur et moi qui la suivions avec mon père avons retrouvé la chaussure et nous avons poursuivi notre odyssée.

Nous sommes arrivés jusqu'à une ferme au milieu de la nuit. Nous avons appelé avec insistance jusqu'à être entendus. Le maître de maison sortit (ensuite nous avons su que son nom était Ivo Marcheggiani) et s'étonna de voir une famille inconnue de si bonne heure en plein champ.

Nous lui avons dit la vérité ; nous fuyions sous la menace du curé du village où nous étions auparavant. Ivo nous dit que seuls lui et nous saurions la vérité. Pour le reste de la famille nous serions des réfugiés. Nous avons discuté des conditions de notre séjour et nous sommes convenus que nous nous occuperions de notre déjeuner et que le dîner nous le partagerions avec eux. Je travaillerais aux champs en échange du toit et de la nourriture, ma sœur et ma mère s'occuperaient de tisser et d'aider aux tâches domestiques. Quant à mon père, effrayé par tant de pressions et d'incertitudes, il préféra garder ses distances et rester dans la chambre que nous partagions.

Avec le temps, de nouveaux réfugiés arrivèrent dans la région et cela nous tranquillisa car nous nous sentions moins observés. Pendant ce temps, nous étions informés par la radio de l'évolution de la guerre et de l'affaire de Monte Cassino où les Alliés ne parvenaient pas à avancer car les Allemands, positionnés dans les hauteurs, dominaient la situation. Cette tension dura plusieurs mois.

Un beau jour, je rencontrai par surprise mon ami Darío Misán qui, comme nous, fuyait avec sa famille par crainte d'être capturé en tant que Juif ; la joie que nous avons ressentie est indescriptible, mais nous nous sommes efforcés de faire comme si nous ne nous connaissions pas pour ne pas éveiller les soupçons.

Entre partisans et Allemands

La région où nous nous cachions devenait dangereuse en raison des actions des partisans qui s'affirmaient à mesure que les troupes alliées avançaient. Pendant la nuit, on pouvait capter une radio clandestine qui, au moyen de codes, donnait des directives aux partisans. Une de ces nuits, ce groupe de braves qui risquaient leur vie en s'efforçant de combattre les envahisseurs firent sauter un camion chargé de soldats allemands. En représailles ceux-ci exécutèrent dix civils pour



Époux Lobati.



Famille
Marcheggiani.

chaque soldat tué. Quand nous fûmes informés de cet événement, tous les hommes, jeunes ou non, s'éparpillèrent dans les bois de peur d'être pris en otages – même si nous n'avions rien à voir avec cet événement.

Deux jours plus tard, nous sûmes que des camions chargés de fascistes ratissaient l'endroit à la recherche de suspects et s'approchaient de la zone où nous nous cachions. Immédiatement le maître de maison, Ivo Marcheggiani, sachant que

j'étais celui qui courait le plus de risques en ma qualité de Juif et d'une classe d'âge mobilisable (car je pouvais être considéré comme déserteur) me cacha dans un comble qu'il était seul à connaître.

Les camions redoutés arrivèrent par un après-midi paisible et ensoleillé. Ivo, avec une admirable présence d'esprit, invita « les jeunes gens » à boire ce qu'ils désiraient et, quand le chef du groupe demanda s'il y avait quelqu'un de suspect dans la ferme, il les invita lui-même à tout fouiller. Cette scène est inoubliable pour moi, à cause de l'intelligence et de l'audace de cet homme modeste et loyal qui risqua sa vie et celle de sa famille pour nous sauver, alors que nous n'étions que des inconnus venus lui demander aide et refuge dans des moments dramatiques. S'ils nous avaient découverts, la première chose qu'ils auraient faite aurait été de brûler les champs et la maison avec tout le monde à l'intérieur.

Miraculeusement, pendant cette intervention, des nuages sombres couvrirent le soleil et déversèrent une pluie torrentielle qui décida les intrus à remonter dans leurs camions et à partir immédiatement.

À ce moment commença pour nous une vie nouvelle. Le temps passait, mais notre foi et notre espérance ne diminuaient pas. Nous attendions que les forces alliées réussissent à rompre la ligne fortifiée de Monte Cassino.

Une nuit, de façon inopinée, plusieurs voitures s'arrêtèrent devant la maison d'Ivo. En faisant le guet, nous vîmes qu'elles transportaient des officiers allemands. La première chose qui nous traversa l'esprit fut que quelqu'un nous avait dénoncés et qu'ils venaient nous arrêter, mais il s'agissait en fait d'une escouade à la recherche de quelques maisons pour loger ses soldats. L'idée était de dynamiter la zone, les ponts et les routes par où devaient passer les Alliés, une fois que les troupes allemandes se seraient retirées. Cela nous révéla que les troupes alliées avançaient et cela nous combla de joie. Mais notre frayeur fut accentuée de devoir vivre sous le même toit que

nos ennemis. À partir de ce jour là mon père se réfugia dans une chambre dont il ne sortit plus jusqu'au départ de tous les soldats.

Divers incidents survinrent. Nous nous efforcions de nous comporter comme de simples paysans toujours sous le regard des intrus. D'autres réfugiés, qui n'étaient pas juifs et fuyaient les bombardements de Rimini et Pessaro trouvèrent refuge dans la ferme. Au fil des jours la situation redevint presque normale jusqu'à ce qu'une nuit un soldat allemand fasse irruption dans la chambre de ma sœur. Celle-ci réagit immédiatement et dans un allemand parfait demanda à ce jeune garçon s'il n'avait pas honte de ses intentions sachant qu'elle pourrait être sa sœur et que sa mère réprouverait sa conduite.

Face à cette attitude imprévue, alors qu'il pensait être en face d'une fille de ferme fruste et sans défense, il resta hébété et se retira honteux en demandant pardon. À compter de cet incident, ce soldat se convertit en un ami respectueux et inconditionnel de ma sœur. Chaque fois qu'il le pouvait, il lui apportait du chocolat ou d'autres aliments qu'il n'était pas facile de se procurer. Finalement, vint le moment où les Allemands se retirèrent de notre domicile et où un sergent autrichien, qui faisait partie du groupe, nous fit comprendre qu'il savait que nous étions juifs et salua ma mère d'un cordial « Shalom » !

L'arrivée des Alliés et le début d'une nouvelle vie

Quelques jours plus tard nous avons appris que les troupes alliées étaient à Urbino (cela se produisit vers juin ou juillet 1944). Immédiatement, ma sœur et moi nous nous sommes efforcés d'aller jusque là et avons marché pour cela environ 12 km. Nous nous sommes présentés au quartier de l'armée anglaise, pensant être bien reçus, mais notre surprise fut grande d'apprendre qu'il était catégoriquement interdit de s'éloigner de plus de 4 km de son domicile, et par conséquent nous sommes retournés à Monteavorio. Nous avons



Famille Saul en 1947 à Trieste. De gauche à droite : Ester Taragano de Saul, Susana et Nissim Saul, Moises Saul.

laissé passer prudemment quelques jours et nous sommes retournés avec nos parents à Urbino.

Nous avons loué une chambre dans une pension de famille et nous nous sommes organisés pour pouvoir travailler chacun selon ses possibilités et selon ce qu'il était possible de faire. Ma sœur ne tarda pas à obtenir un travail dans un bureau de l'administration anglaise, car grâce à sa connaissance des langues anglaise, italienne, française et allemande, elle pouvait être employée comme secrétaire.

Quant à moi, je connaissais un chimiste qui connaissait la formule d'un cirage pour chaussures et, ensemble, nous avons loué le vestibule d'une maison dans lequel nous cirions les bottes des militaires ; nous recevions également du linge à laver et à repasser ; nous avons baptisé cette entreprise du nom de « Laundry and shine boy ». Comme le linge, les chaussures et les cigarettes étaient rares, on demandait à être payé avec ces articles et, sans conteste, le troc nous était profitable dans ces moments de crise. Mon père vendait les cigarettes obtenues grâce à notre travail et nous échangeons le linge contre

de la nourriture. Ainsi nous avons pu survivre ; cette situation se prolongea les six mois durant lesquels les soldats demeurèrent à Urbino.

Après cette étape, je suis parti pour Ancône et là-bas j'ai travaillé avec les Anglais à charger des bidons d'essence sur des camions. Après un certain temps, j'ai été « promu » à la cuisine où j'ai été chargé d'éplucher des pommes de terre, de mettre la table et de servir les soldats, de sorte que je n'ai jamais manqué de nourriture. Je me rappelle avec sympathie d'un jour de l'année où les officiers servaient leurs soldats en signe d'égalité.

En 1945, mes parents et ma sœur retournèrent à Trieste ; je suis resté à Ancône car mon travail me convenait. J'ai suivi des cours pour apprendre à conduire des taxis dans l'espoir de pouvoir travailler comme chauffeur. Je n'ai pas obtenu l'emploi désiré, mais j'ai conservé le permis de conduire qui me fut dès lors fort utile. À la fin de la guerre, à la signature de l'Armistice, en mai 1945, je retournai à Trieste et j'entamai alors une nouvelle étape de ma vie.

Henri Nahum

Les Juifs de Cavaillon

Qui sont ces fameux Juifs du Pape, ni séfarades ni ashkénazes, français depuis toujours, portant des noms « bien de chez nous », qui font fantasmer les immigrés ou descendants d'immigrés que nous sommes ? Dans un livre récent, Jean Giroud nous raconte de manière très détaillée l'histoire d'une de leurs communautés, celle de Cavaillon*.

* Jean Giroud,
*De la rouelle à
l'étoile jaune. La
présence des Juifs
de Cavaillon.*
Imprimerie
Rimbaud.
Cavaillon. 2010

Cavaillon est aujourd'hui une petite ville de 25 000 habitants sur la Durance, dans le département du Vaucluse. La présence de Juifs y est attestée depuis le I^e siècle. Un rabbin, contemporain de Rachi, y séjournait au XI^e siècle. En 1274, Philippe le Hardi cède au Pape le Comtat qui restera, jusqu'en 1791, possession papale et ne fera pas partie du Royaume de France. Lorsqu'en 1306 Philippe le Bel expulse les Juifs du royaume – expulsion confirmée par Charles VI en 1394 et par Louis XII en 1501 – un certain nombre d'entre eux trouvent refuge dans le Comtat. Ils seront soumis au statut particulier régissant les Juifs dans les possessions papales. En 1215, le Concile



Vue intérieure
de la Synagogue
de Cavaillon.

Source : Musée Jouve
et juif Comtadin.

de Latran avait déjà imposé aux Juifs le port de la rouelle, signe distinctif de couleur jaune cousu sur les vêtements.

Cette prescription est renouvelée à de nombreuses reprises dans les siècles suivants. Pendant les cinq cents ans que dure l'autorité pontificale, les papes successifs soufflent le chaud et le froid. « Comme il est absurde et totalement inopportun, proclame par exemple Paul IV en 1555 dans la bulle *Cum nimis*, de se trouver dans une situation où la piété chrétienne permet aux Juifs qui, en raison de leur propre faute, ont été condamnés à un esclavage éternel, d'avoir accès à notre société, [...] ils devront habiter dans un seul quartier qui ne possèdera qu'une seule entrée et une seule sortie, [...] ils devront résider entièrement entre eux dans des rues désignées et foncièrement séparées des résidences chrétiennes. Ils n'auront qu'une seule synagogue et ils n'en construiront pas de nouvelles. [...] Les hommes devront porter un chapeau jaune, les femmes quelque signe évident de couleur jaune qui ne devra pas être caché ou recouvert d'aucune façon

et devra être fermement apposé. [...] Ils ne devront d'aucune façon jouer, manger ou fraterniser avec des Chrétiens. [...] Ceux qui sont médecins, même si appelés, ne pourront prendre part aux soins des Chrétiens. [...] Et s'ils devaient, de n'importe quelle façon, ne pas se soumettre à ce qui précède, cela devra être traité comme un crime, exactement comme s'ils étaient des rebelles ou des criminels ».

Ces prescriptions répondent aux souhaits de la population qui demande que la région soit « purgée de cette race maudite » et qu'il soit mis fin aux « insolences croissantes de ces sangsues du peuple ».

Au fil des siècles de nombreuses restrictions frappent donc les Juifs du Comtat. Ils doivent quitter les villages où ils résident et se regrouper dans quatre villes : Avignon, Carpentras, Cavaillon et L'Isle-sur-la-Sorgue. Ainsi se constituent les quatre « saintes communautés » judéo-comtadines – *arba Kehilot* – ainsi nommées par référence aux villes saintes, Jérusalem, Safed, Hébron et Tibériade. Dans chacune de ces villes, ils doivent habiter une rue particulière, la Carrière, terme

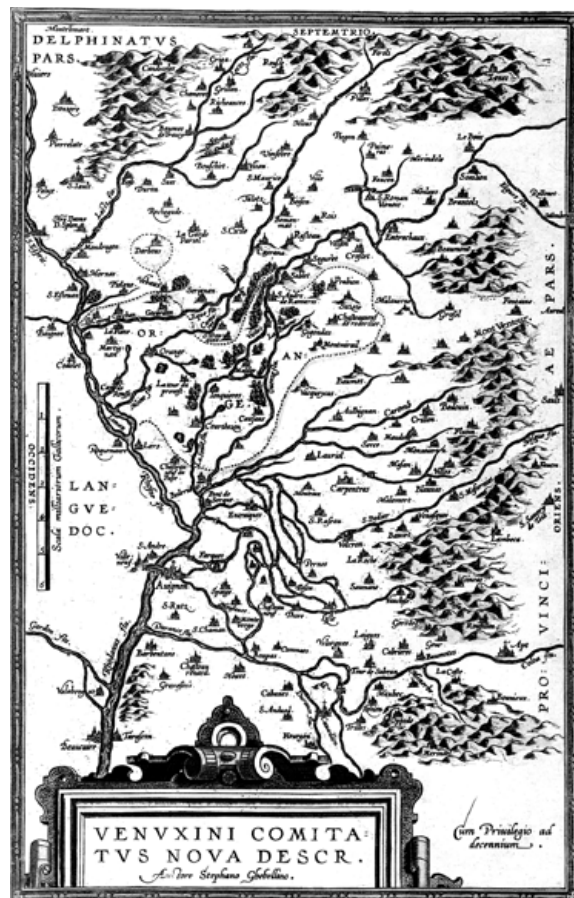
provençal désignant une rue où peuvent circuler les charrettes. Ils devront porter, cousue à leur vêtement, une rouelle circulaire jaune et se coiffer d'un chapeau jaune. Leur activité doit se limiter à l'usure et au commerce de vieux tissus.

Ces restrictions ne sont pas toujours respectées et doivent donc être périodiquement renouvelées. La sévérité des mesures prescrites alterne avec des périodes de tolérance. Ainsi, au XVI^e siècle, « Sa Sainteté permet à tout Hébreu de vivre où il veut, de faire toutes sortes d'arts, trafics et marchandises », d'entretenir des relations avec les Chrétiens à l'occasion de ces activités, de pouvoir, en voyage, « aller et revenir sans autre signe et marque », de construire de nouvelles synagogues (il y en a 13 dans le Comtat à la fin du siècle).

Au XVII^e siècle, le Pape interdit de « troubler, molester ni offenser de fait ou parole, de jour ou de nuit, tant publiquement qu'occultement, aucuns Juifs ni Juives tant grands que petits, [...] sous peine d'être punis comme s'ils avaient offensé un Chrétien ». Au XVIII^e siècle, le chapeau jaune reste en principe obligatoire, mais des exemptions peuvent être obtenues moyennant finance.

Finalement, en 1821, dans un mémoire qu'ils adressent à la Chambre des Députés, les Juifs d'Avignon font remarquer qu'ils avaient trouvé « plus de tolérance et même de protection spéciale dans les États du Pape parce qu'il y avait plus de lumière dans ce gouvernement. [...] Il est certain que nos frères furent accueillis avec plus d'humanité ».

À Cavaillon, la Carrière est une étroite impasse de 50 mètres de longueur. Elle est fermée et gardée la nuit. Il est interdit aux Juifs d'en sortir pendant la Semaine Sainte. Il y a un seul puits, pas d'égouts. Les immondices s'accumulent sur le sol ; on les recouvre de paille. L'odeur est repoussante. « C'est une infection à dégoûter les plus sales ». La population de la Carrière est d'environ 100 personnes au XIV^e siècle. Elle atteint le chiffre de 180 personnes trois cents ans plus tard, ce qui oblige à surélever les maisons et à les priver du moindre rayon de soleil. La population juive du Comtat compte au total au XVII^e siècle,



à son chiffre maximum, 2 500 à 3 000 personnes : 7 à 800 à Carpentras, 2 à 300 à Avignon, le même chiffre à l'Isle-sur-la-Sorgue, moins de 200 à Cavaillon. (Le total de ces chiffres montre qu'un déclin démographique a déjà commencé).

L'obligation de résider dans la Carrière rend évidemment impossible l'intégration sociale des Juifs mais, en revanche, entraîne pour eux la nécessité de s'organiser. Des statuts (*escamot*) sont rédigés. La communauté est dirigée par un conseil de 11 membres : 7 conseillers proprement dits et 4 bayles : le bayle de l'aumône, le bayle du luminaire, le bayle des morts et le bayle du trésor. Ce dernier est chargé de lever les impôts ; pour attester de sa bonne foi, le contribuable doit prêter un serment solennel *more judaico* (*herem de coulbo*, serment sur le coude). Les règlements édictés par le statut sont strictement respectés ; les écarts sont sanctionnés par des amendes.

Carte du Comtat Venaissin par Stefano Ghebellino vers 1580. Cavaillon est situé dans le quadrant sud-est de la carte.

Médiathèque Ceccano d'Avignon.



La vie communautaire est centrée sur la synagogue, construite au XV^e siècle, à laquelle sont adjoints des bains rituels (*mikvé*) ; le cimetière est situé hors les murs, sur une colline surplombant la Durance. La langue vernaculaire est un judéo-provençal, le *shouadit* (de *jehoudit*, juif) qui, à la base d'une langue d'oc, ajoute des termes hébraïques et araméens et s'écrit en caractères rachi. Ainsi père se dit *aviou*, le bain rituel se nomme *cabussadou* (du verbe plonger), la rouelle *petassoun* (de *petas*, haillon), la synagogue *escola*, le pain azyme *candolo*. Au Seder de la Pâque on chante : *Iço es lou pan de lusyo que manjavoun nosti predecessur en terro de Misraïm*. Et pour ne pas invoquer en vain le nom de l'Éternel, on ne dit pas bon D. mais Bonne Torah. Les Juifs de Cavaillon portent des noms hébraïques (Cohen, Mossé), mais souvent aussi les noms des bourgs dont ils sont originaires : outre Cavaillon, bourgs comtadins (Bedarrides, Delpuget, Montoux), provençaux ou languedociens (Carcassonne, Digne, Lunel, Milhaud, Valabrègue). Les patronymes ont parfois une origine plus lointaine :

Lisbonne, Aleman, Lubrelin (Lublin), Polaque, Créange (Lorraine), Crémieux (Dauphiné), ou une racine latine (Astruc). Les prénoms masculins sont presque toujours bibliques (Benjamin, Daniel, Moïse, Joseph, Salomon). Les femmes ont des prénoms hébraïques ou traduisant une particularité qualificative (Précieuse, Belle, Jeantille, Bonne, Rousse, Blanquette, Franquette).

Le XVIII^e siècle est, pour les Juifs de Cavaillon, un siècle d'or. Certes, les mesures restrictives demeurent. En 1774, l'évêque les rappelle encore. Il « ordonne que les Juifs en aucune manière ne puissent retenir chez eux, acheter, lire, écrire, copier, traduire, vendre, donner, échanger [...] aucun livre impie [...], que les Juifs ne puissent faire dans les juiveries d'autres synagogues que celles qu'ils ont présentement ni les orner ni les augmenter en aucune façon ».

Mais ces interdictions sont de moins en moins respectées. La communauté juive de Cavaillon connaît un essor économique. Les Juifs se lancent dans le travail de la soie et le commerce des bestiaux. La langue française prédomine au détriment du *shouadit*. Les plus riches quittent le Comtat et vont s'installer à Nîmes, Montpellier ou Marseille. La Carrière se dépeuple. En dépit de l'interdiction de l'évêque, on construit une nouvelle synagogue, inaugurée en 1773. L'extérieur est austère, comme cela est traditionnel, mais l'intérieur est splendide. Il comprend deux salles. Au premier étage, la salle des prières est richement ornée et ressemble plus à un salon qu'à un lieu de culte : tabernacle en forme de baldaquin, tribune du rabbin à laquelle on accède par un bel escalier double, lambris, dorures, décors floraux. La salle basse, d'où les femmes peuvent entendre les offices, sert aussi de boulangerie et contient une table de marbre et un grand four voûté. En même temps, le *mikvé* médiéval est modernisé, le cimetière qui avait été agrandi à plusieurs reprises, l'est une fois de plus.

La Révolution rattache le Comtat à la France. Les Juifs de Cavaillon deviennent donc citoyens français à part entière ; les mesures humiliantes

Arche Sainte (Tabernacle) de la synagogue de Cavaillon.

Photographie :
Véronique Pagnier,
septembre 2010.

Le premier
Tabernacle de
la synagogue de
Cavaillon.

Photographie:
Véronique Pagnier,
septembre 2010.



qu'ils subissaient – rouelle, chapeau jaune, obligation de résider dans la Carrière – sont abolies. Certains d'entre eux sont engagés dans le processus révolutionnaire : Lange Mardochée Cohen est brièvement maire de Cavaillon ; c'est le premier maire juif d'une ville de France. D'autres participent avec le grade d'officier aux guerres de l'Empire, en particulier les trois frères Bedarrides qui, par ailleurs, introduisent dans la Franc-maçonnerie française le rite *Misraïm*. Au XIX^e siècle, Alexandre Astruc installe une banque à Cavaillon.

L'émigration des Juifs hors de la ville s'accélère. La Carrière se dépeuple : il n'y a plus que 58 personnes qui y habitent en 1808, plus que 20 en 1893. Plusieurs maisons tombent en ruines ; on les démolit ; on élargit la rue. Un négociant, Michel Jouve, et ses descendants achètent les maisons l'une après l'autre, y installent leur résidence principale et leur commerce. La famille Jouve manifeste un grand respect pour les monuments juifs de la Carrière et elle est en contact permanent avec les représentants de la communauté juive.

Michel Jouve fait classer monument historique en 1924 la synagogue de Cavaillon et fait partie de la commission de sauvegarde des synagogues du Comtat. Un autre membre de la famille découvre dans une petite salle attenante à la synagogue la *genizah*, les livres saints que la tradition juive interdit de détruire et sauve ce fonds précieux de la disparition.

Sous l'Occupation, plusieurs familles juives ont trouvé refuge à Cavaillon, d'abord situé en zone libre, ensuite occupé par les Italiens, puis par les Allemands. Plusieurs membres de ces familles ont été aidés par les Cavaillonnais, cachés dans des domiciles privés ou abrités dans des couvents. Certains jeunes Juifs ont rejoint le maquis. Quelques personnes n'ont pu échapper à la déportation et n'ont pas survécu. Dans les années 60, des familles juives rapatriées d'Algérie sont venues s'installer à Cavaillon et ont reconstitué de manière éphémère une communauté.

Aujourd'hui, il n'y a plus de Juifs à Cavaillon. La synagogue classée monument historique, restaurée, propriété de la municipalité, est visitée par des touristes qui admirent sa décoration de pur style Louis XV. Elle a reçu en 1955 la visite du président d'Israël Yitzhak Ben Zvi. On a fêté en 1972 le deuxième centenaire de sa construction. En 1983 s'y est déroulée la dernière cérémonie religieuse. Dans la boulangerie sont exposés des objets et des documents. D'autres attendent leur mise en valeur dans le *mikvé*, le plus ancien de France.

Le *shouadit* intéresse encore quelques linguistes érudits spécialistes du vieux provençal. Il n'y a plus aucun locuteur... Une association culturelle des Juifs du Pape dont le siège est à Cavaillon sauvegarde néanmoins une mémoire millénaire.

Henri Nahum est professeur émérite à la faculté de médecine de Paris. Il s'est intéressé à l'histoire du judaïsme sépharade et a notamment publié une *Histoire des juifs de Smyrne XIX^e-XX^e siècle* (Aubier, coll. Histoires, 1997) tirée de sa thèse de doctorat en Sorbonne. Il a participé à plusieurs colloques sur les juifs de l'Empire ottoman.

El kantoniko djudyo

La ija del bankiero

*Romanso de amor
i ezmovyente*



Le *romanso* est un genre populaire et profane composé de courtes nouvelles (16 à 32 pages) publiées la plupart du temps en feuilleton dans les journaux et périodiques judéo-espagnols. Les premiers *romansos* apparaissent vers 1870 et sont souvent des traductions ou des adaptations d'œuvres en français ou en hébreu ce qui leur permet de franchir plus facilement la rigoureuse censure ottomane. Malgré leur caractère importé, les *romansos* sont tous composés en judéo-espagnol par des judéo-espagnols pour un public judéo-espagnol.

Parmi les adaptateurs les plus connus figurent David Fresco, Isaac Gabbai, Elia R. Carmona, Benyamin ben Yosef, Victor Lévi, Alexander Ben Giat, Ben Zion Taragon, Shlomo Israël Cherezli, Hayim Ben Atar, Moshe H. Azriel et Abraham Galante. À ces hommes de presse s'ajoutent de nombreux auteurs amateurs composant à leurs heures perdues. Les auteurs sont à notre connaissance exclusivement masculins.

Couverture du
romanso *La ija
del bankiero*.

Collection Revah.
Bibliothèque de
l'alliance israélite
universelle.

Avec la levée de la censure en 1908, de plus en plus d'œuvres originales seront conçues jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Les *romansos* les plus populaires sont publiés sous la forme de petits livrets vendus sur catalogue, par abonnement ou dans certains commerces. Ils sont exportés dans les grandes villes de l'ex-Empire par des éditeurs comme Benyamin ben Yosef à Istanbul ou Solomon Israel Cherezli à Jérusalem¹.

Le *romanso* n'a pas de prétention littéraire affirmée. Il s'agit d'abord de divertir un public qui n'a pas accès aux grandes œuvres de la littérature européenne, mais est suffisamment éduqué pour lire en judéo-espagnol. L'intrigue est le ressort essentiel d'un bon *romanso*. Les thèmes éternels de l'amour, de la jalousie, du crime passionnel, des conflits de famille sont déclinés sur un mode mélodramatique ou tragi-comique. Comme l'intrigue, les personnages sont souvent traités de manière schématique et leur psychologie est à peine esquissée. En revanche, l'humour est très présent avec de multiples notations ironiques rendant compte du décalage entre générations, du contraste entre mœurs *a la turca* et *a la franca* et subséquemment des différents registres de langage.

Les *romansos* ont un fondement moral apparent mais qui autorise un copieux exposé des vices et tentations auxquels jeunes et moins jeunes sont exposés en milieu urbain. Cela est particulièrement sensible dans les nombreux *romansos* exotiques qui se déroulent dans un univers européen (parisien, londonien et même madrilène) fantasmé. À Paris, hommes et femmes collectionnent les aventures dans ces temples du vice que sont les théâtres, opéras et salles de danse. En revanche, peu d'histoires se déroulent dans un contexte oriental, à l'origine pour des raisons de censure puis, sans doute, pour répondre aux attentes du public et aborder de façon plus ouverte des thèmes sensibles (« amour libre », adultères, mésalliances, violences conjugales et domestiques). On est parfois frappé par l'âpreté des sujets qui apparente le genre au courant naturaliste.

Le *romanso* que nous présentons ici se déroule à Salonique. Il fait partie d'une collection léguée par la famille du professeur I. S. Revah à la bibliothèque de l'Alliance israélite universelle à Paris. Publiés à Istanbul entre 1930 et 1933, ces *romansos* sont imprimés en caractères latins turcs (rendus obligatoires en Turquie en 1928). Une campagne de numérisation conduite par l'Alliance israélite universelle et Les Amis de la Lettre Sépharade a permis de numériser en 2009 ces textes publiés sur des supports très fragiles. Afin de faciliter la lecture, les caractères spécifiques au turc ont été translittérés.

La ija del bankiero

Roman juif composé par Moiz Levi.

Édité par Eliya Gayuz (Istanbul, 1933). Original conservé à la bibliothèque de l'Alliance israélite universelle à Paris.

El kuento ke nozotros vamos a kontar, keridos lektores, se paso en Salonik.

El joven Alberto avyendo demandado la mano de la sinyoreta Fani, una reunion de famiya tuvo lugar en la kaza del sinyor Moiz el bankier, padre de Fani; la tia Rebeka ansi ke los tios Salamon i Izak kon sus famiyas, akoryeron para dar sus opinyon sovre este espozoryo².

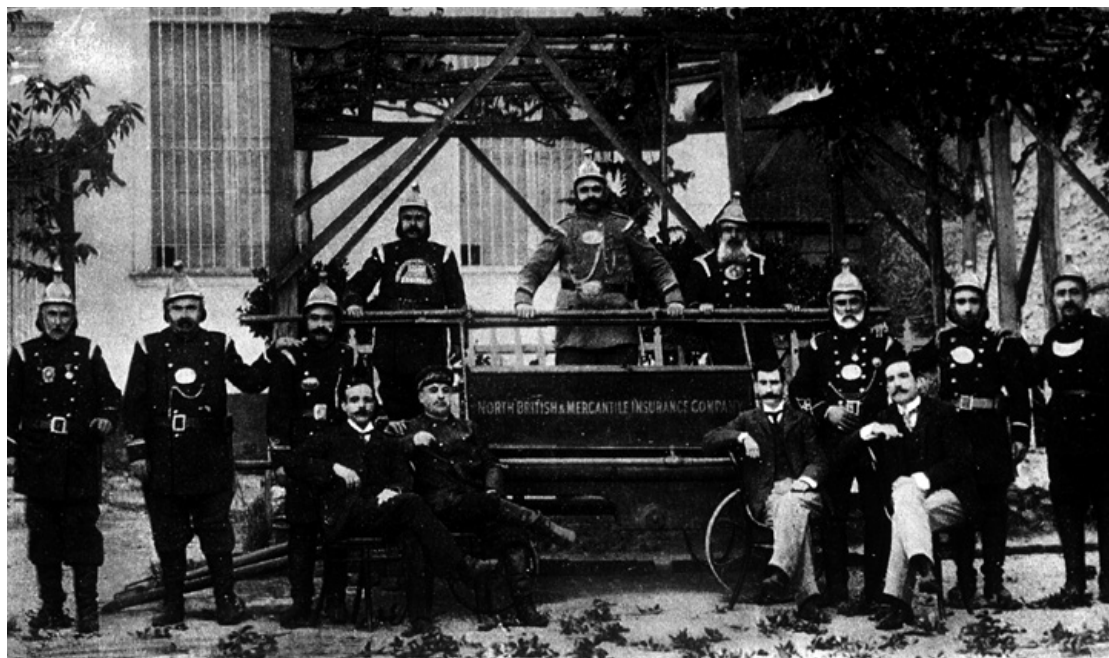
La idea jeneral fue ke sinyor Alberto era un partido muy ermozo. El desindia³ de una vieja famiya de kasta⁴ i era bastante riko. Endesparte delas buenas paraykas⁵ ke tenya su padre, el posedava tambyen un grande magazen muy vejitado de la mijor klientela. De facha tambyen era un grasyoso mansevo i de manyas era mijor, dunke el plazia a todos. Agora se tratava de konsultar a Fani.

El tio Izak avia mucho viajado la Evropa i avia ganado de ayi syertas maneras liberas i syertas ideas endependyentes. El harvo⁶ tres golpes en bacho kon su baston, sigun se aze en el teatro para ke levanten la kortina (perde⁷) i grito: avrid la shena, ala ovra ! se kere avlado.

1. cf. Loewenthal, Robyn K., (1984), *Elia Carmona's autobiography: Judeo-Spanish popular Press and Novel Publishing Milieu in Constantinople, Ottoman Empire, ca. 1860-1932*, Thèse de Doctorat, Université du Nebraska, Lincoln, pp. 72-73.

Corps de
pompiers
israélites
(légende de la
carte) Salonique
1906.

Collection Gérard
Lévy.
Photothèque
sépharade Enrico
Isacco.



Esta shaka⁸, enyervo ala tia Rebeka ke se levanto entera derecha i salyo del salon por ir a ver a su sovrina⁹ ke se topava en la kozina buyendo una tasa de chay.

- Ven kerida mia, le disho eya ven, te keremos avlar de una koza emportante.

- Ke akontensyo dunke? alguna desgrasya arivo?

- Ala kontra, Fani, se trata de tu ventura¹⁰, ven. Fani se metyo a riir:

- Byen, byen, ya entendi loke es. La boda mia!

De ver a su famiya reunida, kon un ayre de gravedad, eya no pudo detenerse sin ke le saltara la riza. El tio Izak ke no podia guadrar un ayre seryo se levanto i disho:

- Bueno va indo! Fani esta tomando las kozas alegremente; se ve ke eya es la sovrina de su tio, dos i dos azen kuarto, kale avlar klaro kon esta ninya.

- Desha estar Izak, respondyo el bankier, si komo tu no tyenes kriaturas, no saves loke es despozar ija. I boltando de parte de su ija le disho:

- Dime Fani, ke tal es sinyor alberto? Te plaze?

- Bah! el es ordinaryo, komo todos los mansevos.

- Deke ordinaryo? no te parese el muy komo se deve?

- I riko disho la tia Rebeka.

- I de una famiya de onor? Adjusto el tio Salomon.

- I entero bueno? disheron todos en una.

- Puede ser; ma para mi non, respondyo Fani muy serya, yo lo topo... ensinyifikante.

- Bravo! grito el tio Isak, esto se yama responder! a mi me plaze la frankeza!

Tia Rebeka kon una mirada kijo burakarlo¹¹.

Eya yevava la kolor de kara komo la pared.

- Ya pensates byen, kerida mia? le demando la tia.

- Tia, disho la ninya, no lo kero a sinyor Alberto porke yo no le topo las kualidades ke vozotros vesh en el, dizish ke es muy destinguido, porke? por ke el esta oras enteras delante su espejo afetandose i adonandose¹²? esto se yama «koketeria».

Dizish ke el mansevo riko? ke bueno aze el kon su rikeza? nada de nada, dizish ke vyene de famiya vieja muy vieja kale ke sea syendo el tambyen ya parese un vyejo dizde oy.

2. fiançailles

3. descendant

4. d'un bon lignage

5. richesse

6. Il frappa (de l'espagnol ancien d'étymologie arabe)

7. perde, rideau en turc.

8. blague

9. nièce

10. avenir

11. litt. le trouer (le fusilla du regard)

12. se parer et s'enjoliver

13. une betterave rouge
14. le silence
15. dévorantes
16. la vingtième rue
17. lécher
18. jets
19. étincelles
20. du turc pompier
21. poutres
22. persiennes
23. s'arrachait
24. du turc hache
25. se jeta, se précipita sur
26. il lui arracha
27. s'effondra avec un bruit effrayant
28. enquêtes
29. le quartier des chaudronniers
30. poche

- A bah ! el es un muy lindo mansevo, disho la tia Rebeka.

- E byen tia, tomalo tu ! respondyo Fani sekada.

- Rika repuesta ! esklamo el tio Izak, en riendose kon alegria, myentres ke la tia Rebeka se izo entera une pandja korolada¹³ i disho kon ravya:

- Ya te vamos a topar otro novyo echo al torno...

En la kayades¹⁴ i la trankuenlidad dela noche ensupito se syenten unos gritos, unas esklamasyones vinyendo del sentro dela sivdad. El fuego se deklaró en el kuarter djudyó i el se espande kon una terivle prestes sovre el kuarter prensipal dela sivdad. Favorizado del vyento el fuego destruye muchas kazas i las pompas dela lokalidad son empotentes a amatar las flamas arevata-deras¹⁵.

En todo el Balkan desgrasyadamente, estos fuegos son tanto frekuentes komo terrivles. Las chikas sivdades sovre todo, ke no tyenen un servi-syo de pompas emportante, son muy desfortuna-das en este raporto.

Tres kuartos de ora despues ke se echaron los dos tiros dyeron avizo del fuego la djente korrye-ron de todas las partes demandando : ande es el fuego ? un ruido de tromba byen konosido se izo sentir sovre la djade de vente¹⁶ (nombre de una kaleja) las pompas arivavan prendidas i entorna-das de pompyeres, todos kon vistidos kolorados komo diavlos.

Las flamas empesavan a lamber¹⁷ la kaza del bankier Moiz.

El syelo era entero kolorado. El korrer delos pompyeres en esta sinistre klaredad i en las tinye-vlas, paresia fantastiko. El tablo era terrivamente admiravle. No se sentian ke gritos agudos:

- Agua ! Agua !

Los ayudos arivavan kon presa. Eskaleras se metian kontra las paredes. Choros¹⁸ de agua se echavan sovre las flamas ke se alevantavan en el ayre kayente i se bolavan en un monton de senteyas¹⁹ i en nuves de umo espeso.

Un tulumbadji²⁰ se topava sovre la tarasa de una kaza enflamas i kortava los maredos²¹ ensen-didos.

Ah !... ke veo grito :

Una forma blanka, alokada, se mostro en una ventana ande los abandjures²² estaban en flamas.

- Mi ija ! ande esta eya ? dizia el bankier Moiz ke korria entre los grupos de pompyeres i se arankava²³ los kaveyos de la barva.

- Mil groshes, gritava el, dos mil groshes al ke salvara a mi ija. Ma los pompyeros no sintian, eyos estaban kombatyendo kon las flamas i todos ivan gritando:

- Suva el agua ariva...

Ensupito en la ventana kemando aparesyo un ombre kon la kara preta kon el chapeo de fyero reluzyente i tenyendo los vistidos fumando. Kon la balta²⁴ en la mano, el paresia djigante, el se rondjo²⁵ sovre la jovena muchacha dezespe-rada, le aranko²⁶ su vestimyenta ke avia tomado fuego i echandosela medya muerta sovre el ombro, el abasho la eskalera ke las flamas estaban empesando a kemar.

Apenas metyo a Fani sovre un banko, serka de su padre, ke la ventana de la kaza kemando se deroko kon un ruido temerozo²⁷.

El tulumbadji no espero ke lo rengrasyaran el se fue al fuego de muevo, i se perdyo entre los ke gritavan : agua, agua, agua !

* *

Un mes despues dela katastrofa ke avia destruido la kaza del bankier, el kijo konoser el bravo tulumbadji ke avia salvado a su ija Fani la noche del fuego, para rekom-pensarlo.

Kon bushkidas, kon demandas i peskuzas²⁸ el bankier Moiz arrivo a topar al eroe salvador ke avia revatado de una muerte segura a la ermoza Fani. El bravo tulumbadji era un syerto Leon Yehuda, un bravo i onesto fyerero ke tenia su botika de parte la kaldereria²⁹.

El bankyer, akompanyado de su ija, se rende-ryon ande una sovrina ke morava djusto enfrente dela kaldereria i mandaron a yamar al tulumba-dji, el kual vino imedyatamente.

El bankier i su ija lo rengrasyaron senseramente. El mansevo no pudo responder nada, el kedo mirando la ija del bankier, la kual a non le kitava el ojo de ensima.

Sinyor Moiz kito un portefolyo kon dyes liras de la aldikera³⁰ i se las expandyo al mansevo en dizyendole:

- Toma esto.

- No, munchas grasyas sinyor, disho Leon yo no kero ser pagado, porke yo non lo ize por paras.

El bankier lo kedo mirando; el tenia ayinda expandida la mano de parte del mansevo, kuando su ija kon la kolor dela kara blanka komo la kal³¹, se aserko de su salvador, le tomo la mano i le disho:

- Vos rengransyo mucho sinyor, muy mucho, vos sosh un eroe! vos meresh byen vuestro nombre de «Leon».

- Un eroe! respondyo el, estash mucho egzajorando.

- Si sinyor, un eroe, disho de nuevo la ermoza ninya ke ala mirada del mansevo aboko³² sus lindos ojos pretos.

- Vos asiguro ke no, Madmoazel, esto vos se esta asemejando porke yo vos salvi dela muerte, ma era mi dever de azer loke ize...

Agora yo vos desho porke tengo echo.

Muy kontente de su repuesta el se metyo a riir i se retiro kon el preteksto ke era la ora del lavoro...

Alora kon frankesa i koraje, Fani disho a su padre:

- Papa yo amo a este mansevo!

- Esto es muy natorial, pueske te salvo la vida.

- Tu no me entyendes, yo te digo ke lo amo!

- I siguro! es un bravo mansevo!

- Ma yo lo amo... de amor, yo lo kero por...

El bankier tuvo una riza de burla³³.

- Estas loka, bova³⁴ ninya! disho el.

- Papa, syempre, dizde el dia ke nasi tu i la mama me akordatesh todo lo ke demandi, no es ansi?

- Syertamente.

- E byen, oy tambyen no me vash a refuzar loke yo dezero? Kero kazarme kon este mansevo.

- Tu te keres kazar kon Leon Yuda? kon un tulumbadji?

- Si, kon un eroe, kon un bravo!

- Sos una ija muy romaneska, muy kuryoza, ma esta ves yo no vo a kontentar tu demanda disho el bankier.

La linda muchacha aboko la kavesa, eya metyo los ojos para abasho, enshugo³⁵ las godras lagrimas ke baylavan sovre sus dos ojos pretos i sin avrir la boka eya se fue djunto su padre en kaza ande eya no avlo mas kon ningunos.

Poko tyempo despues, el bankyer espantandose³⁶ ke su ija dezesperada no kayera gravemente hazina³⁷ reunyo de nuevo a la famiya. Al punto tio Isak topo ke Fani tenia razon.

- Ya no vo lo dishe, gritava el, ke le ivamos a topar un «bravo» mansevo!... i el se akometyo por azer los pasos menesterozos³⁸ serka del vayante tulumbadji.

El tio Salomon se prononsyo kon mas defikutad. La tia Rebeka disho ke eya preferava a sinyor Alberto ke era un buen partido.

- Ma tomate para ti, tia! disho otra ves Fani, una ves³⁹ ke te namorates de este mansevo yo ya te lo emprezento.

El tio Izak se metyo a riir kon ruido.

- Bravo! disho el. Esta ninya es byen la sovrina de su tio!

Ma la tia Rebeka, esta ves no pudo deterner su ravya⁴⁰. Eya se levanto furyosa i pelishko⁴¹ el brazo de su enemigo, pero el djesto ke izo fue tan komiko, ke la famiya entera se alegre.

- Kuando ay riir no kedo valor de deskutir adjunto el bankier seryo, seryo; miremos ke se va rejir?

- De lo ke disho el Dyo no se puede fuyir, salto dizyendo la madre de Fani, veremos lo ke va salir, aki estamos.

Todas las objeksyones kayeron de suyo i fue desidado ke una delegasyon kompuesta de los tios de Fani se iva render ande Leon por... demandarle su mano.

* *

31. la chaux

32. baisse

33. blague, plaisanterie

34. sotté

35. essuya

36. s'effrayant, prenant peur

37. malade (de l'espagnol ancien d'étymologie arabe)

38. nécessaires

39. puisque tu t'es amourachée

40. colère

41. pinça

42. surpris



CONSTANTINOPLE. — ORGANISATION DU SERVICE DES POMPES À INCENDIE À CONSTANTINOPLE.
Dessin de G. Durand, d'après les esquisses communiquées par M. Tattler, de l'Institut.

À gauche:
le sapeur ou
baltadji.
À droite: Course
des pompiers
volontaires
portant
une pompe
rudimentaire à
Constantinople
1860. Gravure.
Collection privée.

El tulumbadji Leon no fue poko enkantado⁴² de la vijita de dos sinyores merkaderes en su chika gruta⁴³ de fyereria.

- Mirad, kerido sinyor Leon, ay poko tyempo vos tuvitesh refuzado un portefolyo, pensamos ke agora non vash arrefuzar... la mano dela sinyoreta Fani ke vos ama i tyene una buena dota para darvos.

Ma esto es muncha amabilidad, respondiyo el tulumbadji i en verdad es un grande plazer de salvar la sovrina i la ija de una djente komo vozotros solamente yo no puedo...

- Komo? no puedes? esklamo el tio Isak...

- Si, no puedo... no... en verdad, yo no puedo...

Los dos tios se miraron uno al otro yenos de enkanto.

- Ma porke razon respondesh ansi?

- E byen, mirad lo ke es, vos vo avlar klaro, las kozas klaras el Dyo las bendize: yo amo a Esterina, une chika shastra, i le prometi de tomarla kuando vo adjuntar lo ke le manka de moneda. Asta oy yo ya me uvyera kazado, ma mi familia kere ke eya me trayga las dozyentas liras ke me prometyo de dota. Si komo eya no tyene mas de 150, esto adjutando yo kada semana lo ke me sovra⁴⁴ para azer las 200 i kazarme... kon eya, tengo razon?

Amodesidos⁴⁵ de enkanto i de emosyon, los dos tios apretaron las manos del bravo tulumbadji.

- No solamente sosh un eroe, disho el tio Salamon, sosh de mas un onesto ombre i yo keria tenervos por sovrino.

Nozotros vos vamos a amar komo si fuerash nuestro ijo, murmureo el tio Izak, en retirandose...

* *

Fani, la ija del bankier, tuvo una grande merikia⁴⁶ pero syendo derecha i franka eya mezma, fue ovligada de apruvar la repuesta onesta del tolumbadji. Eya djuro ke nunca se iva a kazar en todo su mundo; ma... al otro anyo Fani vyendo ke el tulumbadji ya se avia kazado kon Esterina kon la kual a bivia venturozo eya acheto ahora a kazarse kon Alberto ke syempre la amava.

La ija del bankier bivyo syempre venturoza serka de su marido i de sus dos ijikos, i en kada ves ke salia fuego en la sivdad eya se akodrava del bravo tulumbadji ke le salvo la vida i syempre eya perkurava⁴⁷ de saver si Leon el suyo se topava en el fuego.

43. boutique
(terme employé à
Salonique)

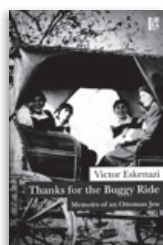
44. ce qui me
reste

45. muets

46. un grand
chagrin

47. essayait

Para Meldar



Thanks for the Buggy Ride Memoirs of an Ottoman Jew

Victor Eskenazi

Version anglaise rédigée par
l'auteur.
Libra Kitap, 2013.
ISBN : 978-605-4326-75-4

Voici la troisième édition des Mémoires de Victor Ben Haïm Eskenazi après une première édition en langue italienne parue en 1986 précédant de peu la mort de l'auteur et une traduction turque parue en 2012. L'auteur francophone et polyglotte avait également préparé une version française que l'on souhaiterait vivement voir publiée un jour.

Victor Eskenazi est né en 1906 à Istanbul, ou plutôt à Constantinople comme l'on disait alors, à une époque où l'Empire ottoman était encore une réalité bien vivante. Il voit le jour dans une famille sépharade très aisée qui a gardé la nationalité anglaise de lointains ancêtres originaires de Gibraltar.

Le jeune Victor Eskenazi apprend d'abord le grec auprès de ses nannies venues des îles du Dodécanèse. À table, on parle français, mais avec son oncle qui a étudié la gynécologie à Leipzig on parle allemand et avec sa grand-mère maternelle, le judéo-espagnol. Le jeune Victor est envoyé à l'école allemande pendant la première Guerre mondiale, puis à l'école anglaise dès la fin de celle-ci.

Un juif ottoman, nous dit Victor Eskenazi, ne se sent jamais enfermé dans un ghetto. Il apprend donc naturellement aussi le turc et un peu d'hébreu. Autant de langues et de cultures qui dessinent un personnage cosmopolite, plein de charme et de fair-play, apte à s'adapter aux coups du destin.

Orphelin de père à sept ans, il est élevé par son oncle, un riche et attentionné médecin qui réside dans le quartier européen de Pera. Son tuteur, qui a fait des études scientifiques, observe peu les rites religieux, mais ses principes moraux sont inébranlables. Le socle de sa formation religieuse, nous dit Victor Eskenazi, sera surtout assuré par les proverbes tirés de la sagesse juive dont sont émaillés toutes les conversations. Dans la demeure de son oncle, il est en contact avec de nombreux objets d'art qu'il apprend très tôt à reconnaître et à apprécier. Grâce sans doute à cette enfance privilégiée, Victor Eskenazi acquiert un caractère résolument confiant et optimiste.

Les deux premiers chapitres dressent un tableau très complet des communautés qui peuplent alors Constantinople, des spécialités et des usages professionnels de chacun. Victor Eskenazi évoque le redoutable *kawas*, le garde du corps albanais de son oncle ou encore les réparateurs de céramique originaires du Turkestan qui proposent leurs services en criant en judéo-espagnol « Adobar cinis... ! ». Les couleurs, les odeurs, les sensations sont subtilement restituées. Les fréquents incendies qui frappent les quartiers orientaux sont perçus comme un spectacle auquel on assiste depuis une terrasse aménagée sur le toit de l'immeuble.

L'expérience de Victor Eskenazi est avant tout celle d'un jeune homme des quartiers huppés qui ignore la famine qui sévit pendant la première guerre mondiale. On pourra comparer cette expérience avec celle de Nissim Benezra¹ qui survit difficilement à ces années de privation.

À la mort de son tuteur, Victor Eskenazi quitte Istanbul pour Vienne où l'attendent ses oncles maternels. C'est là qu'il fait véritablement la décou-

1. Nissim
M. Benezra.
*Une enfance
juive à Istanbul
(1911-1929).*
Les éditions Isis
1996. Istanbul.

verte de l'Occident, de ses immeubles bien alignés, de ses rues propres et étrangement calmes. Il y poursuit son apprentissage professionnel dans une banque appartenant à l'un de ses oncles. Puis c'est le déménagement pour Milan où il travaille avec son oncle Victor, un Don Juan haut en couleur. Il y apprend le commerce des tapis et des objets orientaux et fonde une succursale à Florence.

La guerre se rapprochant et sentant venir le danger, la famille décide d'émigrer à Londres. Victor Eskenazi y connaîtra les affres de la blitzkrieg et s'engage comme volontaire dans l'armée britannique. Ses dons linguistiques le désignent naturellement pour les services de renseignements, mais avant toute chose il doit faire ses classes. Dans le Lancashire, à Squire's Gate, il découvre la vie de camp et le caractère entier et sans façon de ses camarades de régiment qui forment « l'ossature de la Grande-Bretagne ». Non seulement il s'adapte parfaitement à cette vie rude mais il l'apprécie. « En raison de mon éducation et de mon caractère, l'Angleterre devait devenir l'environnement le mieux adapté à ma nature ». Il s'adaptera tout autant à l'univers beaucoup plus élitiste des services de renseignements. Après une formation complémentaire à Oxford, il est envoyé au Caire, puis affecté à l'Ambassade de Grande-Bretagne à Istanbul où il rend d'éminents services au cœur de ce qui est alors un « nid d'espions ». Il finira la guerre au grade de Capitaine et quittera le service avec regret en novembre 1945.

Malgré quelques allusions à des aventures sentimentales, Victor Eskenazi demeure très pudique sur lui-même. On n'apprend rien ou si peu sur son mariage avec Laure Roditi en 1937. Il ne développe pas non plus les pages sur sa belle carrière d'antiquaire à Milan, carrière dont il a tiré les plus grandes joies et que reprendra et développera son fils John à Londres. Victor Eskenazi a sans doute délibérément choisi de nous faire partager sa vie d'aventures, « The buggy ride », plutôt qu'un récit plus bourgeois et conventionnel. À travers ce choix, il nous fait découvrir un monde disparu, des personnages étonnants et surtout l'art de se jouer du

destin. Avec bien sûr une bonne dose d'humour et de chance. On comprend, qu'au terme de cette vie, il ne regrette rien.



Une étoile mystérieuse

Frank Eskenazi

Seuil, 2013

ISBN : 978-2-02-112138-4

Frank Eskenazi est producteur de films documentaires, ancien journaliste à Libération. Il est aussi l'un de ces enfants juifs sépharades du *Bosphore à la Roquette* issu de la troisième génération, celle des petits-fils d'immigrants de l'entre-deux-guerres qui grandirent dans les années soixante-dix.

Son récit, d'une haute tenue littéraire, est passionnant. Frank Eskenazi a été le témoin des derniers feux de la communauté judéo-espagnole du 11^{ème} arrondissement ce qui lui permet d'en tirer plusieurs portraits empreints de nostalgie et de tendresse. Dans les années 70, le judéo-espagnol était encore bien vivant chez ses tantes : « Le samedi après-midi, Rose jouait au poker chez elle avec ses copines, vieilles juives de Turquie ou d'Égypte. Il y avait toujours des cartes chez tante Rose et des jetons. Autour d'elle, les Tantes : Tante Piade, Tante Fortune... Elles fumaient des Royale menthol ou des Kent. Elles parlaient sans cesse et riaient si bien que je ne comprenais pas si le poker était un jeu sérieux ou non. Elles parlaient judyo, une langue suave et roucouillante que j'ai toujours entendue, langue secrète venue des juifs d'Espagne, qu'utilisaient mes parents quand ils ne voulaient pas que l'on perçoive, mon frère et moi, les ennuis d'argent, de travail ou de famille. Entendre du judéo-espagnol au milieu du français nous faisait encore plus dresser l'oreille ».

Frank Eskenazi nous initie également aux rites et aux superstitions de sa famille comme la peur panique qu'éprouve sa mère à la vue d'un chat. « On ne peut comprendre cette terreur qu'en se figurant un tigre surgissant soudain devant nous d'une porte cochère. Telle était sa panique. Ses yeux plongeaient

tout droit en enfer. Elles craignait si fort ces êtres qui, comme elle, voyaient dans la nuit».

Plus loin on retrouve la recette du *pishkado con uovo i limon* détenue par son père, «une merveille archéologique venue de Turquie que lui avait léguée sa mère, une sauce à l'œuf et au citron sur un colin qui se mange froid. Ses tantes et les vieilles du quartier le suppliaient à genoux : *Kiki, hijo de la madre, mos va azer piskado con uovo y limon*, et elles sanglotaient de bonheur et elles dévoraient ce poisson blanc nappé de sa sauce jaune dont je n'ai jamais, sur aucun plat, retrouvé la couleur puissante ni le goût velouté».

Tout aussi intéressant est le récit introspectif que l'auteur livre de son enfance et de la formation de son identité à la charnière de la gauche militante et du monde juif de l'après-guerre. Il évolue dans le contexte d'une famille à la fois très judéo-espagnole et très laïque dont les parents n'ont pas de «projet juif» pour leurs enfants : «On était de gauche, d'abord, français surtout, juifs enfin. Mais il est assez surnois de mettre le mot en troisième position. En fait, vous pouvez toujours le placer en queue de liste, c'est toujours lui qui posera problème».

Dès lors la conscience d'être juif provient de rencontres de hasard, de scènes initiatiques comme cette nuit où l'auteur découvre fortuitement à la télévision les images des camps d'extermination : «Ma tante Rose pleurait, je me réfugiai sous mon lit. Ce fut ma première nuit blanche». Un fossé s'ouvre alors avec ses camarades de classe qui ne partagent pas le même secret, le même poids de l'Histoire. De là remonte aussi sans doute «ce désir narcissique d'être invité à la table du malheur».

L'initiation au judaïsme passe aussi par des paradoxes. Comme cette fois où l'auteur revêt une Maguen David tirée d'une vieille boîte à breloques. «Je comprenais que cet emblème me désignerait comme juif, c'est-à-dire que l'on pourrait à bon droit me jeter dans le feu. S'il en était ainsi, je voulais en être» mais alors qu'il s'attend à un compliment de sa mère, celle-ci marque sa réprobation : «C'est alors que m'apparut sa personnalité complexe, car rien ne lui était plus étranger que ce déballage [...] Honteuse-

ment, je retirai l'étoile inutile et ne portai plus jamais à mon cou de signe distinctif. Je ne compris que bien plus tard la leçon de l'étoile. L'essentiel est invisible. Mieux que personne, Betty savait cela».

Plus loin l'auteur écrira : «Juifs laïcs, nous sommes les marranes de la condition moderne» ou encore : «Ce qui nous fait juifs sans Dieu est un perpétuel bricolage. Mon père s'en sortait très bien en rappelant cette sentence : Dieu n'existe pas, mais nous sommes son peuple».

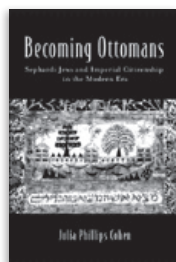
Tout le livre est parcouru par une haute exigence morale. L'auteur vit très mal la disparition de l'identité judéo-espagnole qu'il juge inséparable d'une forme de générosité et d'ouverture au prochain. Les aspirations banalement «bourgeoises» de la communauté juive ou du Français moyen lui répugnent : «Ils se sont intégrés dans cette étrange partie de cartes où chacun ne voit que ce qu'il gagne. Car ce que l'on perd est tellement important, et sa perte si humiliante, que l'on n'aurait pas assez de larmes pour le pleurer».

Cette exigence morale entre pour beaucoup dans une autre dimension du livre tout aussi importante aux yeux de l'auteur. Il s'agit de son soutien à la cause palestinienne qui remonte aux années lycéennes. Frank Eskenazi fait remonter sa divergence à son refus viscéral du militarisme, de l'armée – dont il se fait réformer par un subterfuge. La stratégie géopolitique d'Israël lui apparaît progressivement comme une trahison de l'idée très élitiste qu'il se fait du judaïsme. Si nous sommes souvent touchés par la sincérité de ces pages accusatrices – et qui lui valent la douloureuse expérience d'une rupture avec les siens – nous pouvons difficilement les partager et, à certains égards elles nous paraissent parfois aussi injustes que ce qu'elles dénoncent. C'est le cas lorsque l'empathie cède le pas à la satire pour flétrir la réussite sociale des Juifs français et leur attachement à Israël. Frank Eskenazi a le mérite de ne rien cacher des paradoxes où l'entraînent parfois ses positions, comme dans cette scène où il s'adresse *en tant que Juif* à une salle pro-palestinienne survoltée et où il a soudain le sentiment d'entreprendre une séance de thérapie personnelle. «Je cassai la réunion », commente-t-il non sans humour.

Becoming Ottomans, Sephardi Jews and Imperial Citizenship in the Modern Era. Devenir ottomans, Juifs sépharades et citoyenneté impériale à l'époque moderne

Julia Phillips Cohen

Oxford University Press, New York, février 2014.
ISBN : 978-0199340408



L'histoire des Juifs ottomans a été longtemps présentée notamment comme une idylle entre les Juifs et l'Empire ottoman. Dans cet ouvrage sur l'intégration politique des Juifs dans un empire islamique moderne, Julia Phillips Cohen présente de nouvelles perspectives pour comprendre l'intégration des Juifs comme nouveaux citoyens de l'Empire ottoman au XIX^e siècle pendant la période réformatrice des Tanzimat (1839-1876).

Julia Phillips Cohen est professeur assistante d'histoire et d'études juives à l'université Vanderbilt de Nashville, Tennessee, USA. Avec Sarah Abrevaya Stein (de UCLA) elle a co-rédigé le livre *Sephardi Lives: A Documentary History 1700-1950*.



De paroles et de gestes. Constructions marranes en terre d'Inquisition

Natalia Muchnik

Paris, Éditions de l'EHESS, En temps & lieux, 2014.
ISBN : 978-2-7132-2420-1

Natalia Muchnik montre dans cet ouvrage comment, face à la stigmatisation, les crypto-judaïsants ont développé une identité de groupe faite d'une mémoire et de pratiques partagées. Si la répression inquisitoriale et la clandestinité sont fondamentales pour sa cohésion, la société marrane a ses propres dynamiques. Fragilisée par sa diversité interne, sa mobilité spatiale et la labilité de ses pratiques religieuses, elle a multiplié signes d'appartenance et discours identitaires.

Tel un kaléidoscope, l'ouvrage multiplie les points de vue sur les modes

d'identification. Le marrane dispose ainsi de plusieurs identités potentielles qu'il alterne selon les situations et les interlocuteurs. Plutôt que d'un déchirement entre deux religions, ne témoigne-t-il pas de la fragmentation de soi et de l'impossibilité de dissocier l'individu des rôles qu'il tient ? Il témoigne en somme d'une pluralité inhérente à tout être humain et du caractère illusoire d'une identité homogène.

Natalia Muchnik est maître de conférence au Centre de recherche historique de l'EHESS.



Femmes de la Bible

Rita Gabbai-Tazartes

Athènes, décembre 2013.
ISBN : 978-960-772085-6

Nous connaissons tous plus ou moins les figures bibliques de Sarah, Rebecca, Rachel et Ruth. Mis à part ces personnages féminins très célèbres, la Bible en évoque un grand nombre d'autres qui ont traversé le temps et demeurent dans l'Histoire pour leur héroïsme, leurs sacrifices, leur bonté, voire même leur maléfices !

L'intérêt du livre de Rita Gabbai-Tazartes est qu'il nous révèle les vies extraordinaires de toutes ces femmes de la Bible.

Un autre des aspects intéressants de cet ouvrage est sa riche illustration, composée de reproductions de tableaux célèbres, qui donne vie à ces figures lointaines.

Las komidas de las nonas



Matilda Koén-Sarano nous présente son menu pour la fête de Shavouoth, la fête des «Semaines» célébrée sept semaines après Pessa'h, le 6^{ème} jour du mois de Sivan. En 2014, la fête sera célébrée en diaspora les 4 et 5 juin.

Shavouoth célèbre dans la tradition rabbinique le don de la Torah sur le Mont Sinaï mais également la première moisson du blé en terre d'Israël et plus généralement les prémices agricoles. Avec Souccoth et Pessa'h, elle est l'une des trois fêtes de pèlerinage au Temple. On lit à cette occasion à la synagogue le Livre de Ruth. Les menus judéo-espagnols de Shavouoth comprennent beaucoup de plats à base de céréales et de lait, comme les pains décorés, borekas, fritadas, almodrote, sfongato, sutlach, revani, siete cielos (pâte fine assemblée en rouleaux fourrés au fromage formant sept étages superposés évoquant le Mont Sinaï)...

EL MENU DE SHAVUOT

Un tiempo el prinsipio verdadero del enverano era sinyado por la fiesta de Shavuot. Komo de fakto el reflán nuestro dize:

O komo dizen en Yerushalayim: «Si no viene el kante no te kites el mante», ande el kante es el kante de la Torá.

Komo kada fiesta muestra i Shavuot tenía sus platos tradisionales, naturalmente de leche, ke mos azen tornar a la kaza de nuestros djenitores. Kualo komíamos dunke la noche de Shavuot? Los fongos echos de mi madre, Diana Sarano, endjuntos al yogurt.

Los fongos son echos de una baza de espinaka, ande están asentadas kioftés grandes, echas de huevos, kezo salado (kashkaval) i pan mojado i esprimido. Mi mama azía también el makarrón reynado de kezo i las medias de kalavasikas,

en las kualas eya «salvava» en pan i el kezo duro.

Otra koza ke se komía en Shavuot es el almodrote, ke es una fritada de berendjena, kezo salado i huevos, de antika tradisión.

A la fin del pasto mi mama mos dava el sutlach tanto asperado, un «pudding» yelado, echo de leche i arroz molido. Kada porsión individual tenía enriva desinado kon kanela un Magen David o la inisiala del nombre de kada uno de mozotros.

Kon el tiempo, agora ke tengo yo de aprontar el menú de Shavuot, ajustí una koza de orno, uzada por los djudiós de Bulgaría, ke me ambezí de mi amiga Adina Konforti: la inchusa de leche, ke traduí al ebreo kon «pai halav», porké la palabra «inchusa» viene de «inchir», kere dizir ke es un

pastel de masa inchido de leche dulce i huevos.

Por terminar la sena me plaze servir a la famiya una koza, de la kuala se namoran todos: la leche portugez, ke es el «crème caramel», ke yo ago en kaza, kon leche, huevos i asukar karamelada, según la recheta de mi ija Liora Kelman.

I si ya estó en la hadra, me vo permeter de ajustar la recheta italiana de las flores de kalavasikas, inchidas de kezo blanco, empanadas i fritas, ke son la spesialidad de mi ermana Vittoria Eskenazi del restaurante «Il Pastaio» de Tel-Aviv.

La kuzina es tradisión i renovación. Vos auguro de adjuntar siempre a vuestro menú tradisional kozas nuevas, enteresantes i savrozaz, para presentar kon amor a vuestra famiya.

Berahá i salú i Moadim Lesimhá.

Aki Esta mos

L'association
des amis de la Lettre
Sépharade

Directrice de la publication
Jenny Laneurie Fresco

Rédacteur en chef
François Azar

Ont participé à ce numéro
Laurence Abensur-Hazan, François
Azar, Ariane Ego-Chevassu,
Blandine Genthon, Matilda
Koen-Sarano, Jenny Laneurie-
Fresco, Henri Nahum, Gabriel Saul.

Conception graphique
Sophie Blum

Image de couverture
Blandine Genthon.
Photographie: Lucille Caballero.

Impression
Caen Repro

ISSN
2259-3225

Abonnement (France et étranger)
1 an, 4 numéros: 40 €

Siège social et administratif
Maison des Associations
Boîte n°6
38 boulevard Henri IV
75 004 Paris

akiestamos.aals@yahoo.fr
Tel: 06 98 52 15 15
www.sefaradinfo.org
www.lalettresepharade.fr

Association Loi 1901
sans but lucratif
n° CNIL 617630
Siret 48260473300022

Avril 2014
Tirage: 900 exemplaires

Aki Estamos, Les Amis de la Lettre Sépharade remercie La Lettre Sépharade
et les institutions suivantes de leur soutien

La Lettre
Sépharade

Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah

FONDS SOCIAL JUIF UNIFIÉ

Fondation Rothschild
Institut Alain de Rothschild

akadem
le campus numérique juif

MEDIATRANSPORTS